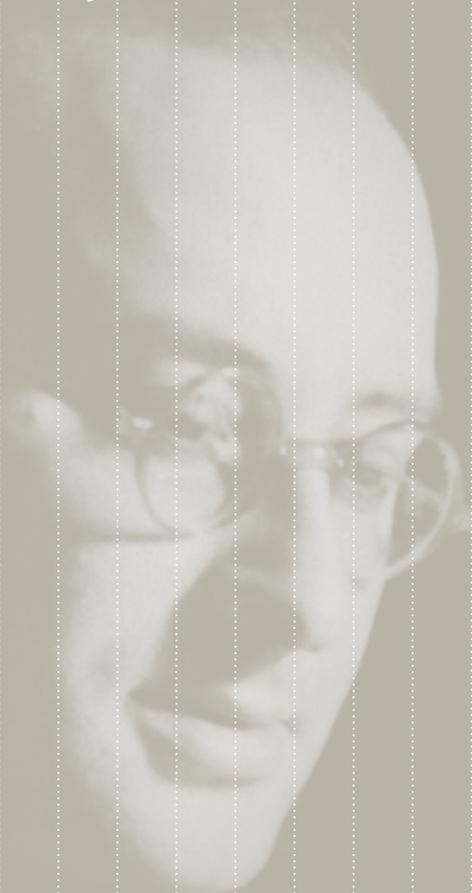


NICOLE DEBRAND

NOTES POUR UN PARLOIR

AVEC JEAN ZAY



ÉDITION DE L'AUTEUR

NICOLE DEBRAND

NOTES POUR UN PARLOIR
AVEC JEAN ZAY

LE FOURBI, tout ce fourbi, ces livres, ces journaux, toutes ces pages, mes carnets, tant de pages, feuilles volantes non numérotées, bric-à-brac de notes agrafées, illisibles souvent, écrites en hâte sur n'importe quel support, le crayon s'est estompé l'encre a pâli et je perds la mémoire ou le fil de mon désir.

Rêvé parfois qu'une tempête ravagerait toutes ces archives, éparpillées, dispersées, anéanties, à peine quelques bribes soufflées vers d'aléatoires destinataires saisissant au vol un dos d'enveloppe un peu calcinée, « façon parchemin » des jeux d'enfance, un lambeau indéchiffrable ou seulement quelques majuscules, *S et S*, *JZ* (cryptage?), pas de quoi inciter à l'enquête. Pourtant un meurtre fut commis prémédité et les assassins — il lui retira son alliance — ne furent pas « occis par justice ». Je m'agenouillerais sur les gravats, sur le sol, il y pousserait un sureau, le seigneur des ruines qui guérit tout, survivante au désespoir, et je demanderais pardon, pardon d'être soulagée de n'avoir plus à accomplir la tâche inachevable.

Personne ne m'avait rien demandé.

(Non daté)

Hasard d'une demande de mutation, découverte du nom. Pas encore lu *La Place de l'Étoile* de Modiano (l'y aurais-je seulement remarqué?). Le patronyme du lycée. Le trait d'union. Jean-Zay. Sur la haute grille du portail: EPS. Pas Éducation physique et sportive, École Primaire Supérieure. Le passé. Construite sur le cimetière Saint-Vincent. Côté entrée des élèves, passage obligé devant l'église. Convois de corbillards, glas durant les cours. (Rechercher la carte postale où l'on voit les bâtiments en plongée). La force monumentale du trait d'union. 30 ans pour le supprimer. À mon arrivée, la plaque dans le hall: député d'Orléans, ministre de l'Éducation Nationale, mort pour la France, victime de la barbarie nazie. Voilà donc le sans trait d'union: un des 60 millions de morts. Jeune, du bon côté, comme dans ma famille, son bon côté. Où étiez-vous? Qu'avez-vous fait? Repas de famille de mon enfance. (Recopier la citation de *S et S* sur Blanqui père et fils et qui s'achève par *Duquel l'histoire a-t-elle retenu le nom?*).

La Résistance, films en noir et blanc au ciné «Le Familial» à Paris, traction noire, gestapistes en imperméables et chapeaux, sales gueules, torture. Qu'aurais-tu fait? Ici maintenant que fais-tu?

Plus tard la plaque changera, plus véridique. Engagée immergée dans la lecture de *S et S* et travaillant à franchir le trait d'union, je n'ignorerai déjà plus la haine attachée à JZ (écrire JZ: une balafre, le signe de Zorro), poursuivi, exécuté. Pourquoi est-ce qu'on omet toujours «et des Beaux-Arts» pour son ministère? *Les Beaux-Arts sont la couronne et la récompense du ministre de la rue de Grenelle (S et S)*. Même pour faire vite, impossible d'écrire SS.

(Non daté)

J'aime la Loire, voluptueuse, Val de sable et de lumière, violente, mais je n'aime pas Orléans, la ville de son cœur (recopier citation: *Orléans dont je connais toutes les pierres et tous les visages, etc.*). Citadelle du déni, de toutes les basoches, bruyamment johannique. Omerta rumeur cris étouffés. À force de silence fabriquer l'oubli. Le paradoxe de la « minute de silence ». Combien de milliards d'êtres sombrés, corps et noms, combien de mondes? Impossible dénombrement. Ceux d'avant les noms, jusqu'où remonter pour commencer l'énonciation perpétuelle et combien de millénaires de profération? Dans l'instant de l'écrire il en disparaît d'autres, encore et encore. Les décimales du nombre π en millions de milliards. Évoquer une existence, mais qui célébrer?

1945. 1^{re} édition de *S et S*. 2^e en 1987. 3^e en 2010. Jamais le souvenir — dans les cimetières, le jardin du souvenir; pour les anonymes la terre entière, fosse commune — puis la mémoire de JZ ne sombra. Moins compassion que justice due à l'homme, à son œuvre, connaissance et reconnaissance. Autour de l'épouse et des filles, les amis, anciens qui avaient travaillé combattu avec lui puis d'autres, héritiers de son action au Ministère, les républicains pour qui, dès les textes du *Grenier*, JZ offrait un visage lumineux de la politique.

1972. *Le Nouveau Petit Larousse* (page 1792). Zay Jean, 3 lignes, « assassiné par la Milice ». Pas de photo. Sur la même page, portrait de Zehrfuss, l'architecte du CNIT de Puteaux, von Zeppelin, Zeus et une vue de Zermatt. La Fondation achevée, travailler à une étude comparée des dictionnaires de noms propres. Jean Zay incite à l'avenir. Se recueillir, certes, mais œuvrer.

Mars 1969. *Historia* Hors-série n° 12 «1931-1939, les années sombres». Page 135, dans un article de Paul-Marie de la Gorce «Pour les officiers le péril rouge», un encadré sur l'antisémitisme des opposants au Front Populaire. Éloquent florilège. Un des items: «Jean Zay, ministre israélite (sic) de l'Éducation nationale, est sans cesse pris à partie pour un texte de jeunesse dont il avait déjà dit à la Chambre qu'il était un pastiche littéraire:

“1 500 000 (sic) morts pour cette saloperie tricolore... oui je te hais dans l'âme... je hais tes sales couleurs... ignoble symbole... N'oublie pas, malgré tes généraux, ton fer doré et tes victoires que tu es pour moi de la race vile des torcheculs...” »

Ni titre, ni date, montage de citations tronquées, aucun respect de la forme versifiée, aucune référence au contexte de son écriture. Pas de signature. Travail d'historien? ou d'un larbin chargé d'entretenir les braises de cette haine, à toutes fins utiles? ... ça flambe si facilement. En tout cas, pas un de ces adversaires de JZ, *candidat malheureux, bien entendu, comme la plupart de ces nouveaux messieurs, qui ont puisé dans leurs échecs électoraux un mépris motivé de la démocratie (S et S 25 janvier 1941)*. Mais leurs héritiers. (Revenir sur *Le Drapeau*. Commémoration de la Première Guerre Mondiale. En ces temps d'ossuaires, de gueules cassées, faire entendre la force et la beauté de ce poème de Jean Zay).

Rencontres successives d'Hélène et de Catherine. Inscription dans la vie d'Orléans. Je lis *S et S* pour la première fois.

[Rédiger. Compléter. Préciser les dates. Ajouter mon premier souvenir d'Orléans: retour à Paris un dimanche de

vacances. Nous faisons plusieurs fois le tour de la cathédrale. Ville déserte. Regrets de ne pas avoir fait étape à Saint-Amand ou Sancoins. J'ignore — et mon père? — les massacres en Sologne. Maintenant, je ne peux plus lire sans y penser le titre du chapitre xv de la *B s D*: *Où la vérité n'est pas seule à sortir du puits* ou la phrase de *S et S* (12 août 1942): *J'éprouve l'impression d'être sorti d'un puits, d'émerger au soleil, de rentrer dans le monde.*]

(2014)

LE CHANTIER

LE PREMIER BUREAU

Pour marque-pages de *Souvenirs et Solitude* (entre le 20 août — *les meubles sont des amis méconnus* — et le 24 août 1941 — la nuit étoilée, méditation-poème en marge duquel j'ai écrit « poésophie » —) une photographie : mon bureau, Atlas massif, bois tout en muscles portant livres et papiers, pots de crayons et stylos, grigris de pierres et coquillages, paisible sous la charge, un meuble fiable sur lequel ce jour encore j'écris, entourée de bibliothèques murmurantes, un chœur polyglotte qu'écoutent les yeux clos de déesses au pastel sur le mur derrière moi. Au verso : novembre 1993.

Année scolaire 93-94. Cette année-là, un seul mot d'ordre : s'étonner. S'étonner qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, et cette chose plutôt qu'une autre et ainsi faite plutôt qu'autrement. Rechercher les mobiles d'une création et la spécificité de sa mise en œuvre. Si, en littérature, le second questionnement (que nous dit cette forme, cette formule, ce mot, cette virgule, ce silence... ?) semble moins hasardeux, davantage pertinent et efficace pour apprendre à lire, l'enquête sur le mobile m'obsède depuis que je relis *Souvenirs et Solitude*.

Dès la première lecture on ne peut qu'admirer Jean Zay, sa force d'âme, l'intensité d'une vie intérieure qui défie les tortionnaires et nourrit celle du lecteur. *Vous ne pourrez pas si librement marquer votre empreinte au-dehors. Mais vous restez tout-puissants sur vous-mêmes. Développez le seul univers qui soit complètement à vous : votre monde intérieur. [...] Une démocratie, qui lutte contre l'égoïsme et le désespoir, a pour devoir particulier de développer la vie intérieure.* (Jean Zay.

Distribution des Prix in *Annales du Concours général*. Paris, Vuibert, 1937). Refus du pathétique, humour, poésie, profondeur de la vision... d'emblée séduite mais, frustrée par cette écriture qui tient à distance, oublieuse des chausse-trapes du classicisme, je la jugeais trop claire, trop fluide. Aveugle, sourde encore, paroles et silence, à sa voix. Trop vite lu, pas su respirer.

À Riom, dans le double fond du landau d'Hélène s'évadait un livre à double fond, non pas crypté comme j'ai pu le remarquer dans les Carnets feuilletés chez Catherine, mais exposé à tout regard avec l'évidence de la lettre volée d'Edgar Poe, une clé du chiffage offerte peut-être dès la pulsation du titre, Souvenirs et Solitude, diastoles du passé, systole du présent. Je relus. Catherine me prêta *La Bague sans doigt* (bague à secret, tiroir secret au cœur de l'intrigue, Jean Zay aime le roman policier). Dès lors, l'enquête commença.

Année scolaire 93-94. Cette année-là, cinquantenaire en juin de l'assassinat, François Mitterrand inaugure l'avenue Jean-Zay, discours, le nom et le visage sortent de captivité, articles de journaux, plaque nouvelle au lycée, discours, fin de la clandestinité?, nous nous réjouissons.

Salle de classe: l'estrade est une scène à l'italienne, une tribune si l'on reste appuyé au bureau, en décor un tableau qui n'est plus noir mais vert, pas encore blanc pour l'écriture au feutre, encore moins interactif. Après des passages de Montaigne, cette année-là je lis des pages de *Souvenirs et Solitude* aux élèves qui passeront les épreuves de français du baccalauréat. Convaincus par le propos, persuadés par le souffle de cette prose, tous acceptent d'étudier le livre de Jean Zay en œuvre complète et de le présenter à l'examen.

Enthousiastes, un peu inquiets mais fiers d'être les premiers à travailler sur une œuvre littéraire pour laquelle n'existe aucune étude à mémoriser ou recopier.

L'inspecteur de Lettres — « Qu'est-ce qui vous a autorisée à mettre ce livre à votre programme? Document pour l'Histoire, sans doute, mais « littéraire »? Ce ne sont tout de même pas les *Mémoires* de De Gaulle! »

... Ai-je osé lui en recommander la lecture? Une phrase bien sentie, insolente et courtoise, vive répartie à sa suffisance? J'en doute, affectée trop souvent de l'esprit d'escalier. Pire, ai-je dans une réponse hypocrite supposé qu'il l'avait lu, me recommandant alors de son autorité? Pourquoi la mémoire ici me fait-elle défaut?

— « Vous risquez d'avoir envoyé vos élèves au casse-pipe! Tout de même! Tout de même! »

... et nos silhouettes glissent devant la table garnie des verres de l'amitié. C'est la fin de l'année.

Le bureau se métamorphose en pupitre, la classe entière en orchestre, en chorale. Tous écoutent, entendent, savent bientôt par cœur des phrases qu'ils se récitent (*Rendre la justice est la plus insensée de toutes les entreprises humaines* ou *Il est une expression terrible, dont je commence seulement à pénétrer le sens: tuer le temps*), s'échangent en dialogue (— *La prison nous apprend que nous pouvons nous passer du monde [...] et que, plus facilement encore, le monde peut se passer de nous — [...] en aucun cas ne pourra-t-on jamais être vraiment seul. Récompense et punition. On ne peut se délivrer de l'humanité tout entière qu'en se délivrant de soi-même: par la mort — C'est affreux! — C'est affreux!*)

[Tous les élèves? Mensonge! L'enthousiasme véritable de quelques-uns n'empêche que tu n'as pas réussi le prodige de cette unanimité autour de *Souvenirs et Solitude*.

Cette classe-chorale, tu l'as rêvée.]

(2014)

Un petit groupe, plus fervent encore, tout réjoui de cette richesse nouvelle, toujours disponible jamais épuisée, s'engage dans *Une lecture de Souvenirs et Solitude de Jean Zay*. Relevés de citations, repérage et classement des thèmes, rédaction de la brochure publiée pour le cinquantenaire. Comme on dit un Gaffiot, un Bailly, ceux-là s'interpellent «N'oublie pas ton Jean Zay» : les réponses ne sont pas ailleurs, elles sont dans le livre, cette somme qu'ils vont faire découvrir à leurs examinateurs, lesquels à leur tour... Jubilation de transmettre! *Ils recevront de leurs maîtres un avantage supérieur à toutes les réalisations matérielles: la possibilité d'accéder à la joie (Annales du Concours général)*.

Tous ceux qui furent interrogés sur *Souvenirs et Solitude* réussirent brillamment l'oral de français 1994.

(2013)

LES RELEVÉS

Du 6 décembre 1940 au 7 octobre 1943 : 1036 jours au calendrier, XI « chapitres » sur 328 pages (S et S Éditions Talus d'Approche 1987).

Sur les 1036 jours divisés en XI chapitres, les trois quarts sont « silencieux ». Cette proportion est moins sensible dans le flux captivant du texte que transposée sur les feuilles de relevés qui la visualisent. Le choc de ces blancs sur les 42 pages grand format, de chapitre en chapitre plus aveuglants. Ces silences que le livre ne matérialise pas si l'on n'y prend garde, écho du passé composé dans le présent, de la rime féminine au bord des gouffres, à l'extrême bord du vers. Passer sous silence. Ce qui passe du silence entre les mailles de l'écriture.

La datation des passages écrits, le fait qu'on trouve au moins deux textes par mois (cf. janvier 1943) et que la proportion s'inverse dans le premier chapitre (19 « écrits » pour 7 « rien »), produisent l'illusion d'un calendrier, font percevoir S et S comme un journal de captivité : *Le vieux calendrier de prisonnier, composé de tirettes de papier glissant dans les fentes d'un carton, qui me permet de conserver la notion des jours à Marseille, dans la cellule du Haut-Fort Saint-Nicolas, et que j'ai gardé par superstition, m'apprend ce matin que j'atteins mon millième jour de captivité. Mille jours ! Pourtant ces trois zéros m'impressionnent moins qu'autrefois les deux zéros de mon centième jour (12 mai 1943).*

Tableau récapitulatif du relevé des jours « écrits » et des jours « sans rien » :

<u>XI</u> "chapitres" 328 pages	du 6 décembre 1940 au 7 octobre 1943	1036 jours ou calculés et	Jours "écrits" Jours "blancs" "hivernés"	Jours "écrits" "blancs" "hivernés"	Spécificités des relevés - "écrits" écrits / "blancs" blancs - "hivernés" "hivernés" - "écrits" "écrits" - "blancs" "blancs" - "hivernés" "hivernés" - "écrits" "écrits" - "blancs" "blancs" - "hivernés" "hivernés"
<u>1940</u> ...				19 écrits 7 blancs	
<u>I</u> 11 pages	6 XII → 31 XII 1940 21 mois	26 jours			
<u>1941</u> 124 pages					
<u>II</u> 30 pages	1/01/41 → 2/02/41 2 mois	72 jours		34 écrits 38 blancs	
<u>III</u> 34 pages	14/03/41 → 5/07/41 3 mois	123 jours		34 écrits 81 blancs	
<u>IV</u> 30 pages	15/07/41 → 27/11/41 3 mois	146 jours		27 écrits 89 blancs	
<u>V</u> 30 pages	21/11/41 → 31/12/41 2 mois	60 jours		21 écrits 40 blancs	
<u>1942</u> 122 pages					
<u>VI</u> 36 pages	3/01/42 → 5/03/42 2 mois	63 jours		14 écrits 49 blancs	
<u>VII</u> 30 pages	11/03/42 → 1/05/42 2 mois	63 jours		19 écrits 44 blancs	
<u>VIII</u> 28 pages	13/05/42 → 2/09/42 3 mois	128 jours		16 écrits 112 blancs	
<u>IX</u> 26 pages	18/09/42 → 21/12/42 3 mois	105 jours		17 écrits 88 blancs	
<u>1943</u> 67 pages	23 mois				
<u>X</u> 31 pages	1/01/43 → 8/04/43	111 jours		13 écrits 98 blancs	
<u>XI</u> 36 pages	22/04/43 → 7/10/43 5 mois	169 jours		31 écrits 138 blancs	
...		1036		243 écrits 793 blancs 1036	

Statut particulier de 1940 et 1943. Un chapitre (du 6 au 31 XII) en 1940: JZ choisit d'ouvrir *S et S* avec le transfert de Clermont-Ferrand à Marseille. Deux chapitres pour 1943 (du 1^{er} janvier au 7 octobre, date à laquelle ses conditions de détention lui interdisent de poursuivre une œuvre). Intéressant de noter que le volume de ces chapitres (31 et 36 pages) obéissent au même rythme que 1941 et 1942, au nombre de pages équilibré, mais que sur les 280 jours, il n'y a que 44 textes (contre 80 pour les 299 jours des chapitres III, IV, v...).

Les contraintes externes de l'incarcération et la santé inégale du prisonnier contribuent à l'irrégularité du rythme de l'écriture. Quant à la *discipline du captif* qui *doctrine la moindre besogne*, la rigoureuse organisation du temps de travail de JZ polygraphe et bibliophage puis, après le 30 mai 1941, les visites de sa proche famille (il ne les évoquera dans *S et S* qu'à la date du 21 juin), elles ne peuvent que secondairement l'expliquer, dès lors que JZ décide de mettre en œuvre *Souvenirs et Solitude*.

Les 8 chapitres, du 1^{er} janvier 1941 au 31 décembre 1942, auraient pu correspondre aux 2 fois 4 saisons, aux 8 fois trois mois. Il n'en est rien: le découpage s'opère en plein milieu des mois (exception faite entre décembre 1941 et janvier 1942). Plus révélateur encore: le chapitre IV s'achève sur un écrit daté du 7 novembre 41, le chapitre V reprenant au même jour!

J'ai voulu naïvement entendre sonner minuit, pénétrer consciemment dans la nouvelle année [...]. Minuit a sonné sans m'apporter d'émotion. Que signifient désormais les divisions du temps? Où donc pourrait-on mieux qu'ici en saisir le caractère

conventionnel? Elles ont perdu toute valeur, même relative. Les étapes du calendrier sont des notions sans signification. Cette vie fait comprendre à la fois l'éternité et la fugacité. Seuls le travail de notre esprit et la marche des événements gardent une consistance, une réalité. Avoir travaillé, pensé, aimé, sont les seuls repères. Dépouillé comme d'une tunique de Nessus de l'incommode contrainte des minutes et des jours qui passent, des tâches à accomplir à l'heure dite, le captif revient à l'éternité (daté du 31 décembre 1941 mais nécessairement « écrit » postérieurement).

La construction d'ensemble paraît déterminée surtout par le nombre de pages. Hypothèse confirmée par les brouillons préparatoires de JZ. Avant que C. et H. ne donnent tous leurs documents aux Archives nationales, j'ai pu en consulter avenue Dauphine. Ou plutôt je n'ai pas vraiment pu. Peu et mal. Devant moi, ses petits carnets, ses feuilles manuscrites... un contact bouleversant. À en oublier l'objectif de mon enquête.

Noté toutefois l'extrême importance de la composition pour Jean Zay — « Tout l'art est composition, c'est la clef de tout » écrit Pierre Bonnard, oncle de Charles Terrasse... collaborateur de Jean Zay au Ministère !

Jean Zay se fixe un nombre de pages, décide les en-tête, classe les thèmes, souvenirs, anecdotes, portraits, etc., à développer, élabore un plan, rédige, corrige, recopie « au propre » ce qui sortira de prison. (Demander à C. et H. à quel rythme se pratiquait concrètement — brouillons et texte définitif ensemble? — l'évasion par le landau.)

Des Carnets à S et S, JZ choisit ce qui entrera dans le livre et opère de nombreux « déplacements », il antidate pour l'équilibre de l'ensemble et souvent une plus grande efficacité « dra-

matique ». Parmi une multitude, un exemple : au 11 décembre 1942, on lit dans *S et S* le développement d'une phrase notée le 21 décembre 1942 dans le carnet. Pour la construction, il fallait un relais entre le 29 novembre et le 23 décembre, un passage entre la narration humoristique de l'arrivée à la prison d'une famille entière et une réflexion géopolitique suscitée par la lecture des *Mémoires* de Ludendorff.

La phrase du surveillant-chef, qui explique à Jean Zay pourquoi la lumière de sa cellule le réveille plusieurs fois par nuit — *Il faut bien que le surveillant puisse voir si vous n'êtes pas en train de travailler* (Du carnet à *S et S*, la phrase est passée de l'imparfait au présent, «le curieux incident» rapporté devient une pratique constante) — inscrit sa cellule personnelle (*Travailler, signifie, en argot pénitentiaire, préparer une évasion, scier un barreau, trouer un mur*) dans la totalité de la guerre et de la répression : le sabordage de la flotte française à Toulon et le renforcement de la surveillance qui s'ensuivit *dans les prisons et les camps de concentration*.

- Maîtrise de la forme, illusion de sérénité. «La sérénité de l'œuvre ne démontre pas la sérénité de l'être» (Paul Valéry).
- *Souvenirs et Solitude* est tellement peu un «Journal» que l'on doit émettre l'hypothèse qu'il l'ait rédigé à une date très ultérieure à son régime «politique» à Riom, après la rédaction de *La Bague sans doigt*, plus tard même, en 43, avant que l'évasion par le landau ne soit plus possible et lorsque, la composition d'ensemble une fois arrêtée, le matériau du livre distribué et le dessein de l'œuvre plus clair, Jean Zay peut se consacrer à son écriture. À élucider.
- Il faut que je me hâte avant que, toutes ces archives devenues des Archives, «lire» *Souvenirs et Solitude* devienne une tâche gigantesque, l'enquête à l'infini déclinable où s'égarer.

Je n'ai achevé ni l'index des thèmes ni le répertoire des citations ni l'analyse des lectures de Jean Zay en prison, ni... ni... Mes hypothèses d'interprétation, mon protocole d'étude de l'œuvre ne suffiront plus lorsque tous les documents seront consultables. Ne désirant pas écrire une biographie de Jean Zay, encore moins une hagiographie, ni historique, ni universitaire, de quoi rêve donc la fourmi?

(2008)

LE BESTIAIRE

Je glane ce que je peux du printemps naissant [...]. Ce matin, un oiseau se pose sur la crête du mur. Il sifflote négligemment et me regarde avec curiosité: revanche de tant de cages? Je lui jette en vain des miettes de pain. Il ne veut pas descendre dans cet enclos suspect. L'oiseau, à la fin, s'envole — et l'homme reste. (14 mars 1941)

Riche en faune humaine, le bestiaire de *Souvenirs et Solitude* ne compte guère, outre les oiseaux du printemps, que le chat, emprunté à la cuisine et les souris dont il doit débarasser la cellule — *Je lui parle et ma cellule nocturne s'étonne d'entendre une voix qui reste d'ailleurs sans réponse, ce qui m'irrite un peu (4 octobre 1943)* — Alors que sa flore est plus riche et plus précise. Ce sont des balsamines et des reines-marguerites, des radis et des salades qu'il sème *avec émotion dans l'espace minuscule de sa cour, piétiné depuis un siècle et demi par la lente promenade des détenus, tassé sous les sabots, qu'il a entrepris de métamorphoser, à la main, sans outil efficace, en jardin, celui de Lilliput (26 avril 1941)*. L'année suivante, *Au diable les cultures utilitaires!*, il plante *son petit jardin secret de pensées, myosotis, œillets d'Inde, géraniums [...], deux petits saules [...], six petits rosiers [qui] ont accepté de croître. La première rose rouge s'est ouverte ce matin, en signe d'espoir et de printemps (24 mai 1942)*. L'été suivant, le général de Lattre de Tassigny, qui cultive comme lui *quelques plates-bandes dans sa cour, fait porter à Jean Zay l'unique arrosoir de la prison (24 juillet 1943)*. Courtoisies de jardiniers reclus...

Donc, pas de fourmis repérées dans *S et S*. Toutefois, lorsque la nuit étoilée ouvre l'espace au poème de *l'infini retrouvé, allongé sur le dos*, Jean Zay perçoit, au ras du sol, le bruissement de tous les règnes de la nature, des animaux qui se glissent entre les troncs d'herbe jusqu'à la sourde profération tectonique. *Mes modestes plates-bandes près desquelles je me couche, sont peuplées de bruits minuscules et de mystères* (24 avril 1941). Jean Tardieu rapporte que le professeur Froepfel, cherchant à « pénétrer le secret du langage des végétaux », mourut après une nuit passée dans un fourré : « insensible au froid, au vent, à la rosée », il « apprenait d'un jeune bouleau pas plus haut qu'un rosier, le langage des arbres ! » —.

Le temps où les animaux parlaient serait-il uniquement celui des contes ? Selon Jarry, le troisième roi de « l'île amorphe » aurait retrouvé « la langue paradisiaque » et « dénombré les innombrables fourmis par la figure du chiffre 3 », et Jules Renard de renchérir : « Chacune d'elles ressemble au chiffre 3. Et il y en a ! Il y en a ! / Il y en a 333333333333... jusqu'à l'infini ». Où l'on retrouve, via les fourmis, « petites perles noires dont le fil est cassé », les décimales du nombre pi.

Indénombrables, robustes et tenaces à la tâche collective, elles fascinent — les ouvrières, pas les pauvres reines pondeuses obèses qui ne peuvent échapper à leurs pontes, leur statut, leur fourmilière —, figures d'un héroïsme anonyme, vaillantes qui, inlassablement, au péril de leur vie personnelle transportent, pour le bien commun, plus lourd qu'elles, tellement plus lourd ! Des manutentionnaires qui déménagent les bibliothèques, de tous ceux qui, suivant les instructions de Jean Zay, emballèrent les œuvres d'art et les convoyèrent, avant la déclaration de guerre et durant l'Occupation, quels noms demeurent en mémoire ? Indispensables fourmis, interchan-

geables — «Le chargeur de notre mitrailleuse venait d'être tué, j'ai pris sa place» m'expliquait l'héroïne de ma famille, son bon côté —. Jean Zay leur rend hommage dans la page consacrée à *L'évacuation du 2 septembre*.

Étudier *Souvenirs et Solitude* allait nécessiter une énergie patiente, des mois (des années?) d'humble besogne. Lorsque j'en eus la certitude, je parlai de mon «travail de fourmi». Je n'y entendais évidemment pas la réalité de l'être-fourmi, prisonnier de l'organisation collective efficace totalitaire. Non, je me rappelais la joie d'avoir chanté dans une chorale où chaque voix est nécessaire à la traduction, où l'individu s'efface au service de la musique, de la beauté, de l'art. J'aurais dû réfléchir: comme le souffle de l'orgue, la voix du chœur est dangereuse, elle ébranle le corps, l'envahit, qu'elle serve dieu ou diable, la même allégresse possède l'âme jusqu'à l'exaltation. Dû peut-être aussi me rappeler l'uniforme que nous portions aux concerts: dominante noire, noir fasciste, noir milice, places noirs d'anonymes, foule vociférante déferlante, horde harde meurtrière... Pas de fourmi innocente? De plus, la distance entre deux points de l'espace différant selon qui la parcourt, mon temps de fourmi solitaire à l'œuvre rendrait irréalisable la tâche proliférante et d'autant modifiée de cette étude — à moins de fabriquer un poème en prose en forme d'archipel, sur le modèle du *Roué vertueux*, où la page blanche, semée de signes de ponctuation, n'offre à la lecture que quelques mots-clés — et me contraindrait à partager, déléguer, recourir à l'outil informatique, ou bien y consacrer le reste de ma vie.

Pas de fourmis repérées dans *Souvenirs et Solitude*.

Le bestiaire de Supervielle fourmille d'«amis inconnus» («Il vous naît un poisson»... «Les chevaux du temps»...). Celui de mon grand-père ne comportait que des ennemis connus: les souris mulots et autres rongeurs de ses graines, les buses prédatrices de ses poussins, les taupes ravageuses du potager et, surtout, les redoutables affameurs, armes de guerre, les doryphores dont il protégeait ses buttes de pomme de terre... ou qu'il saoulait à la gnôle maison durant leur ronde nocturne dans le village des bords de la Loue, ligne de démarcation.

(2008)

AUTRES APPROCHES

[À compléter, rédiger, etc.]

Publier les œuvres complètes de Jean Zay aurait dû être une mission prioritaire de la Fondation qui n'existera pas. Je n'étais pas seule à en rêver. Un vrai lieu. L'urgence de cette publication demeure.

On lit autrement (mieux?) *Les Provinciales* ou les *Pensées* de Pascal grâce aux pages qu'il consacre à sa machine arithmétique ou aux expériences touchant le vide. Le détour par sa méthode de thèmes anglais éclaire la poésie de Mallarmé [Insérer citations]. Qu'en est-il des premiers textes de Céline rapprochés de *Bagatelles pour un massacre*? Ne s'agit pas de nier les possibles ruptures dans la fabrique ni de postuler l'homogénéité des créations artistiques, l'immutabilité de l'« être-créateur », utiliser pour l'artiste l'argument de nature, suspect, « les chiens ne font pas des chats », mais de reconnaître aux œuvres complètes (ou rétrospectives de peintres, intégrales de musiciens, etc.), sous leur aspect disparate, la capacité d'offrir au « chercheur de traces » la chance de repérer l'émergence de thèmes, mesurer la cohérence d'une vision du monde qui induit ce style, cette « voix » entre toutes reconnaissable. Au risque de la suffocation, de la noyade, seule l'immersion totale permet de comprendre et parler la langue de l'autre. Traduction toujours.

Notes, variantes, index des personnages cités... Tout un appareil critique, lumineux Antoine Prost, Pascal Ory, d'autres,

pas seulement historiens, dans leur sillage, qui travailleront aux Archives, la présence encore de Catherine et Hélène ; à des titres divers, tous peuvent se revendiquer de Jean Zay (« créatures de Jean Zay », l'accusation vichyste contre l'Éducation nationale). Que n'ai-je achevé ma tâche lorsque *Souvenirs et Solitude*, *La Bague sans doigt*, *Le Grenier*, *Le Familier* constituaient le dense mais encore unique objet d'étude ! Irréalisable, l'exhaustivité. Renoncer ? Impossible. La finalité de ma quête s'est modifiée : étudier l'œuvre, inciter à la lire, certes toujours, mais désormais m'anime « *une curiosité douloureuse qui n'a pas de limites* », le désir jaloux de pénétrer l'univers intérieur de Jean Zay. Un cas de possession ?

Mon chagrin se berce ce soir au souvenir de ces livres et charmants entretiens (25 février 1941). L'ami, le compagnon du *Massilia*, Campinchi ne conversera plus, il vient de mourir. *Chagrin*. Mot si rare dans le lexique de S et S qu'il pèse de tout son poids originel. Le chat grigne, l'homme souffre, prisonnier, une douleur animale désemparée. Et grigne Hélène en son landau ?

[Souvenirs des geôles du Châtelet, « Ô chers amis, j'en ai vu martyrer / Tant que pitié m'en mettait en émoi. / Par quoi vous prie de plaindre avecques moi / Les innocents qui en tels lieux damnables / Tiennent souvent la place des coupables », Marot écrit *L'Enfer*, publié par Étienne Dolet, né à Orléans brûlé vif à Paris.]

Dangereuse entre les murs, l'émotion brute, *chagrin*, il faut se reprendre, articuler, sinon les fantômes qui piétinent, incubes et succubes chevauchant le corps, *cauchemar*, étouf-

fent corsètent d'angoisse les nuits enfermées, envahiront la pensée diurne, l'attireront au crépuscule, *l'heure de rester maître de soi et de choisir pour sa rêverie les sentiers les moins sombres, ceux où l'on ne côtoie pas trop de précipices* (21 avril 1941), vers le cloaque du désespoir. *Si, par une fissure, le désarroi, le désœuvrement parviennent à s'introduire, l'on est perdu.* D'où la nécessité de *doctriner la moindre besogne*. — Entre deux arrestations, Blanqui *doctrinait une émeute*; un maître chanteur *doctri[ne] la profession qu'il exer[ce]* devant Jean Zay, sous-secrétaire d'État — Insolite, ce verbe à trois reprises utilisé dans *Souvenirs et Solitude*, où il semble chaque fois théoriser davantage une pratique qu'une opinion, indiquer une méthode, pour Jean Zay de résistance morale, cette *discipline du captif* qui arme la solitude à l'œuvre dans l'œuvre.

« Voici des jours que je n'ai pas relevé le couvercle de ma trappe. La musique muette du chagrin nasille au fond de la turbine. [...] Quel est celui qu'un cauchemar ne guette pas, tapi dans la poche de quelque chambre... » Ces phrases, Jean Zay les lit dans le recueil que Léon-Paul Fargue lui envoie en septembre 1941, et dont le titre *Haute solitude*, magiquement résume l'ascèse de Jean Zay, poétiquement la « doctrine ».

Lorsque ce sera possible, rechercher dans ses autres écrits les occurrences de ces trois mots (Le seul *chagrin* du père, assassiné et mutilé, de *La Bague sans doigt*: *ne pas avoir eu de fils*) par lesquels, je le crois, on accède au plus près de l'homme.

Lire *Souvenirs et Solitude*. Partir à l'aventure vers une île à peine repérée sur les cartes, l'aborder. Embarqué/débarqué, se frayer un chemin dans le foisonnement de l'œuvre, dès l'orée chacun son itinéraire et ses balises pour le retour, la

relecture. Comment, sans dénaturer la découverte, en susciter le désir? La seule contagion locale de son propre enthousiasme? Des « morceaux choisis », pour un avant-goût? Une étude, parce qu'elle postule la qualité du territoire et offre des repères pour y voyager, chacun ses lignes d'erre? Peut-être. Il n'y a pas que le Parthénon à Athènes, mais il y a le Parthénon. Dans *Souvenirs et Solitude* aussi, des passages obligés. Aboutir à un index des mots-clés, leitmotiv du texte, et un répertoire de citations pour en goûter.

Réaliser une table analytique de *S et S* comme il en existe des *Pensées* de Pascal (classés par ordre alphabétique, les mots — d'« abaissement » à « zèle » — supports de références et de citations dont les volumes inégaux éclairent les thèmes fondamentaux de l'ensemble). Pour *Souvenirs et Solitude*, de « captif » à « temps », où l'on percevrait la richesse de la méditation, de l'infime à l'infini.

Ou bien, imitant *Le jour et la nuit* de Georges Braque (cahiers dédiés « Au lecteur, / ces amers d'une route / déjà longue »), établir une « table des thèmes simples » (de « l'amour » aux « vocations »), une « table des contraires » (de « l'Art contre la Science » au « Vrai contre le Vraisemblable »), une « table des incipit ». Concernant *S et S*, on verrait dans cette dernière se tisser rappels historiques, anecdotes du présent et réflexions morales.

À quoi il faudra joindre un index exhaustif et illustré des œuvres et auteurs cités par Jean Zay, de mémoire ou de lecture récente, qui permettra de définir, entre connivences anciennes et préoccupations « de circonstance », un « bon usage de la lecture » selon *Souvenirs et Solitude*.

Mémoires politiques et militaires, romans, récits, poèmes de prison, qu'importe, tout fait ventre pour l'intelligence qui veut se nourrir. Dans la glacière du Fort Saint-Nicolas, où *[ses] doigts s'engourdissent sur le crayon*, Jean Zay va lire ce que la *bibliothèque de l'établissement* peut offrir : une *Histoire de la Bastille*, par exemple, édition centenaire passablement défraîchie, dont il note la formule d'une pénitence infligée en 1381 au coupable de délit contre la religion : *au pain de tristesse et à l'eau de douleur. Ironie trop suave pour être consciente*, écrit-il, avant de clore le 11 décembre 1941 par deux vers de Baudelaire. De rencontre accidentelle ou d'intime commerce, les œuvres sont absorbées, à disposition permanente de ce qu'on appelle la mémoire, et qui est moins affaire d'engrangement que de consubstantiation. Verlaine, Wilde, Dostoïevski, Blanqui, Anatole France, Baudelaire; Montaigne et Proust, fondamentaux.

Hanter, humer, devenir.

Lorsque les *Carnets* et la *Correspondance* seront consultables, y relever les œuvres lues en prison que Jean Zay n'a pas retenues dans *Souvenirs et Solitude*, éclairant pour le dessein de sa *tapisserie*.

À commencer par *L'Enfermé* de Geffroy, bien sûr, j'ai entrepris de lire les œuvres qu'il cite et que je ne connais pas. Je n'aurai jamais fini l'enquête.

Au début du xi^e siècle, Sei Shônagon, dame d'honneur de la princesse Sadako, rédige une sorte de journal intime, non chronologique, publié en français sous le titre *Notes de chevet* en 1966. De quelques lignes à vingt pages, les textes qui le composent sont regroupés en 162 rubriques dont le réper-

toire peut se lire comme un long poème, inventaire souvent anaphorique des goûts et aversions de leur auteur: « choses désolantes », « choses qui égalaient le cœur », « choses qui distraient dans les moments d'ennui », « choses auxquelles on ne peut guère se fier » ... où figurent quelques « gens qui ont un air de suffisance », « gens qui imitent ce que font les autres » et des « Puits », « Iles », « Collines », « Femmes », « Maisons », « Pantalons à lacets » et autres anecdotes vagabondes... À travers le prisme personnel de Sei Shônagon s'exprime ainsi, entre splendeurs et misères, personnages historiques et anonymes, l'univers nippon autour de l'an mil. Un modèle de classement ! Appliqué à *Souvenirs et Solitude* (puis aux autres écrits de Jean Zay), il ébauchera le portrait de l'homme, qui respire, se réjouit ou déteste, en France, 1^{re} moitié du xx^e siècle.

Anthologie. Chaque entrée ouvrirait à quelques pages de *S et S*.

- Dans « Choses qui sont à propos dans une maison », Sei Shônagon énumère en grand désordre les pièces, meubles, personnes et objets indispensables à une maison digne de ce nom. La demeure où s'écrivit *Souvenirs et Solitude*, cette cellule que son épouse nomme « la chambre » de Jean Zay, la chambre séparée, la chambre du mari, du père, dénuée de tout confort (ni « paravent d'une seule feuille » ni « vases pour verser le vin de riz et pour le faire chauffer ») répond à d'autres critères, qui font d'un espace même sans feu un foyer, une maison. À lire, entre les lignes surtout, la description des lieux et de ce qu'y vit la famille, tout en confidences suggérées. Quant à la maison d'Orléans, l'appartement de Paris, on devine, et pour ce qui est des bibliothèques et des tableaux spoliés, on sait. Avec les Archives, on saura.

- « Choses qui font battre le cœur ». La liberté, bien sûr, et l'espoir de la maison retrouvée...
- « Choses qui rendent heureux ». En souvenir ou dans le présent carcéral, la lecture, l'amitié, l'écriture, les fleurs, la nourriture, le tabac, les tâches accomplies au Ministère, les voyages et, délectable douloureuse, la vision d'une famille qui dîne paisiblement. Plus désirable que le bonheur, la joie de progresser dans la connaissance de soi-même et d'accéder à la liberté intérieure. Comme ce double objectif ne peut jamais se dire atteint, il autorise l'espérance, un avenir, quelles que soient la durée, la nature et l'issue de l'épreuve...
- « Choses enviables ». La fermeté d'âme de Blanqui, du lieutenant-colonel Picquart...
- « Détestables », le froid, la faim, la maladie, « pénibles » les morts de familiers, les morts de victimes lointaines...
- « Chose effrayantes ». Les bruits de la prison, échos de rixes et de châtements, morts et naissances subreptices, la surveillance constante qui prive la solitude de toute intimité, la présence de la guillotine. Incarcéré, Jean Zay tourne comme un ours dans sa fosse, d'autres se font marmottes. La vie extérieure filtre et s'amplifie à travers les murs et, sur les murs de la cellule, *l'humidité rongeuse [développe] des dessins fantastiques. L'un ressemble à un dragon, sorte d'hippocampe géant [...], monstre dérisoire qui a l'air de [le] surveiller et de [le] narguer. [...] à coups de poing [il fait] sauter stupidement les écailles de plâtre.*

- Si *rendre la justice est la plus insensée des entreprises humaines*, la justice de Vichy appartient à ces « choses excessivement effrayantes », qui rendent encore plus « désolantes » la visite du Garde des Sceaux, consterné, obscène, ou la servilité de nombreux écrivains envers le pouvoir nouveau.
- « Peu rassurantes », les paroles du surveillant-chef, son silence, prêt à livrer les prisonniers politiques aux Allemands et « qui remplissent d'angoisse » l'inquiétude sur le sort de ses proches pour le détenu dont le régime carcéral se durcit.

Sei Shônagon conclut ses *Notes de chevet* par une page où elle explique comment ses écrits privés devinrent livre public, et qui commence ainsi : « Le soir tombe, et je ne puis plus tracer les caractères. D'ailleurs mon pinceau est usé. Je voudrais pourtant, avant de terminer, ajouter ces quelques lignes : dans ces mémoires, écrits pendant les heures où retirée chez moi, loin du Palais, je m'ennuyais et me croyais à l'abri des regards, j'ai rassemblé des notes sur les événements qui s'étaient déroulés devant mes yeux et sur les réflexions que j'avais faites en mon âme. Comme ils renferment des passages où l'on trouverait, me disais-je, que j'avais manqué de réserve, trop bavardé, ou consigné des remarques fort désagréables pour les gens, je me proposais de cacher avec soin mon cahier. Hélas ! Quelqu'un l'a découvert, et je n'ai pu retenir mes larmes ».

Rencontre.

Mais *Souvenirs et Solitude* n'est pas une œuvre à usage privé. Le classement qui peut valoir pour le chef-d'œuvre

japonais n'épuise pas la teneur du livre de Jean Zay, rend mal compte de ses dimensions politique, historique et morale.

La Fourmi

Une fourmi de dix-huit mètres
Avec un chapeau sur la tête,
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Une fourmi traînant un char
Plein de pingouins et de canards,
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Une fourmi parlant français,
Parlant latin et javanais,
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Et pourquoi pas ?

R. Desnos
(2008)

PORTRAITS

[Rédiger. Insérer toutes les références.]

- *Faune secrète*

Les hommes que nous étions avant 1940 gardaient enfouis très loin en eux-mêmes leurs sentiments essentiels, comme ces poissons énormes des grandes profondeurs, invisibles de la surface et dont on ne soupçonne pas l'existence. La tempête a semé l'agitation dans les eaux les plus calmes; elle a fait remonter au grand jour tout ce qui dormait dans les ténèbres: chacun exhibe sa faune sous-marine (22 avril 1943).

Avant / après. Pierres de touche, les épreuves révélatrices. Lignes de partage, de démarcation.

- *Portraits de prisonniers*

Les prisonniers finissent par se ressembler entre eux comme des galets que le flot a longuement roulés les uns contre les autres. [...] Mais, en même temps, les ressorts profonds de l'individu se sont révélés, accentués. Ce qu'il y avait de plus original en lui, de plus instinctif, bon ou mauvais, a dominé le reste. Plusieurs se transforment en types purs, qui pourraient servir à l'étude d'une passion, d'un vice, d'une manie, d'une force d'âme. [...] « Monde circonscrit » en effet, « monde restreint », mais monde véritable où surnagent tous les types d'humanité, où le philosophe puiserait d'inter-sables observations (13 mai 42).

Un matériau pour La Bruyère et les Classiques. Pour Jean Zay, souvent l'occasion d'un poème en prose, tel ce *Portraits de prisonniers*. Construction d'ensemble, rythme de la phrase (qui affectionne le ternaire) et notations incisives. Entre les remarques d'Anatole France et Ludovic Naudeau et une réflexion iconoclaste sur la justice et ses réprouvés, le cœur du poème. Sans effusion, lyrisme à la manière de Baudelaire, sur qui d'ailleurs, le texte se clôt.

J'ai vu le révolté [...]. J'ai vu l'indifférent [...]. J'ai vu l'adaptable [...]. J'ai contemplé [...] l'être délicat [...], l'habitué, l'hôte périodique [...], têtes de Christ sur la croix, aux joues creuses envahies par une barbe sans couleur; corps amaigris, souples et cassants à la fois; regards traqués, qu'une mobilité étonnante promène sans cesse dans toutes les directions; tunique de bure de condamnés frôlant le veston froissé et le col sans cravate du prévenu; agglomération d'êtres dans un coin pour une conversation chuchotante ou solitude dédaigneuse d'un prisonnier à l'écart.

Envie de tout recopier. Il faut tout lire.

[Fiche de lecture: classer les portraits relevés.]

Les «souvenirs»: personnages historiques, célèbres ou moins connus (souverains, hommes d'État, écrivains, artistes, etc.)

La «solitude»: population carcérale (détenus, encadrement, «visiteurs», etc.)

Lectures complémentaires:

Passages de *Choses vues* de Victor Hugo.

Extraits des *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand.

(1993)

- Blanqui, l'icône tutélaire, le double, l'avatar anticipé. Autoportrait.

J'ai collé sur mon mur son portrait par Eugène Carrière. La lithographie détache sur le fond obscur, avec un relief saisissant, ce masque pathétique, les yeux caves, les pommettes saillantes, le nez en bec d'aigle, la bouche méprisante, la tempête blanchissante de la barbe et des cheveux. Le regard du voyant se perd dans l'inconnu. Mais je le vois plutôt tel que Geffroy nous l'a montré, « la tête penchée sur un livre, la main crispée sur la plume, l'esprit parti en voyage à travers le temps et l'espace, hors de son corps captif ». [...] Entre les quatre murs, derrière la porte close où nul importun ne viendra frapper, il a mieux que personne savouré « les heures enchantées », ces instants virils pendant lesquels la main qui court sur le papier, l'imagination ou le souvenir qui vagabonde, vous transportent à travers des espaces illimités, abolissent toutes les réalités (29 juin 41).

Comme photographié aussi, Bergson, lors de la visite que Jean Zay lui rend au printemps 39 [citation du 24 septembre 41], filmé plutôt, parce qu'au portrait statique JZ préfère « le tableau vivant », le personnage en mouvement, héros d'« historiettes » souvent dialoguées dont le texte abonde. Lui-même emploie l'expression *Historiette d'une interpellation manquée* pour intituler sa narration de l'incident de 1933 provoqué par le maréchal Pétain à Orléans (et qui pourrait bien n'être pas étranger à [ses] actuelles épreuves. 20 juin 41).

Tallemant des Réaux n'est pas loin, et ses *Historiettes. Mémoires pour servir à l'histoire du XVII^e siècle*.

- Prolifération arborescente des personnages.

Durant l'évocation de son voyage en Grèce de 1937, Jean Zay croque en quelques lignes, voire quelques mots, le diplomate Politis, le roi Georges II, le général Metaxas — *dictateur athénien [qui] n'avait pas le sex-appeal de Mussolini ou la silhouette ascétique d'Hitler: ce petit homme obèse et asthmatique ressemblait à un bon bourgeois* —, Kostis Palamas le poète — *auprès duquel m'introduisit sa fille Nausicaa, sans compter le recteur de l'Université d'Iéna — gros homme qui, sous sa robe ornée de velours noir et de fourrures, son lourd bonnet, transpirait héroïquement, épiant avec inquiétude tous les mouvements de la délégation française, se précipitant derrière moi à la tribune, quand j'annonçais que la France enverrait un millier de livres aux bibliothèques helléniques, pour proclamer que l'Allemagne en enverrait dix mille* —, d'autres encore, rappelant au passage les rivalités archéologiques: les fouilles allemandes à Olympie, à Delphes les françaises...

Même quantité de portraits dans la narration du voyage de 1938 en Égypte (mystérieux Mustapha El-Maraghi, *recteur et prêtre* de l'université-mosquée El-Ahzar) ou aux États-Unis en 39 (le président Roosevelt). *Le souvenir de mes rapides voyages est ainsi devenu inséparable de quelques silhouettes, auxquelles l'évènement a donné depuis un relief parfois tragique (26 août 42)*. Ainsi de Schuschnigg, *qu'est devenu le dernier chancelier d'Autriche?*, ou de Boubnov, *commissaire du peuple à l'Instruction publique*, absent des pages que Jean

Zay consacre à son voyage de 37 en URSS (23 juin 41), où sont évoqués *le guide souriant de l'Intourist, un commissaire du peuple* ou les *paysans* d'un kolkhoze, figures génériques *d'un autre monde, une autre partie de la planète*. Pas d'individus.

Noter que même les récits de ces voyages offrent peu de descriptions « couleur locale ». Plutôt que les paysages les visages, mieux encore les personnages. Le « pittoresque » de *S et S* est d'un compositeur, d'un dramaturge.

Paris 1937. Exposition internationale des Arts et Techniques de la vie moderne. Jean Zay et Léon Blum accompagnent le président de la République à l'inauguration de la « Rétrospective des chefs-d'œuvre de l'art français ». L'occasion d'une *historiette assez piquante... [qui] aura l'intérêt de montrer jusqu'où peuvent se répandre les légendes d'origine malveillantes, devenues — à force d'être répétées — vérités d'évangile. [...] En arrivant devant une vitrine éblouissante, où avaient été rassemblées les pièces historiques d'argenterie les plus fameuses du Louvre, Léon Blum se tourna vers M. Albert Lebrun et annonça imperturbable: « Et voici Monsieur le Président, ma célèbre argenterie personnelle! » Sur ces mots, le chef du gouvernement se mit à rire lui-même de sa plaisanterie. Mais le lendemain, le gardien de la salle confie à Blum et Jean Zay qu'Albert Lebrun lui a demandé la veille: « Dites-moi, est-il exact que cette vitrine contienne l'argenterie personnelle de M. Léon Blum? » (14 janvier 43).*

Jean Zay, virtuose de l'historiette où l'humour instruit la réflexion.

1936. *Obsèques nationales de Charcot et des héros du « Pourquoi pas ? »*. Jean Perrin chargé de prendre la parole au nom du gouvernement et qui a relu incessamment son discours à mi-voix mais si nettement que je dus lui pousser le coude, eut un lapsus inattendu quand il se trouva devant le micro, sur le parvis, en présence du chef de l'État, des corps constitués et d'une foule innombrable qui entourait les cercueils drapés de tricolore: « Adieu, illustre Charlot! ... » s'écria-t-il inopinément. L'émotion générale escamota l'incident. (29 avril 42)

Significative, cette anecdote retenue dans le long et affectueux portrait que Jean Zay consacre à son collègue et ami qui vient de mourir? Si elle éclaire peu la figure du savant, elle révèle surtout Jean Zay, un homme qui aime rire et faire rire, et continua de le faire avec *Souvenirs et Solitude*, au point que le lecteur pourrait oublier que le livre naît clandestin dans une prison.

Exposition internationale de Paris, encore. Les officiels bavardent en attendant l'arrivée du légat du pape, le cardinal Pacelli. *Le commissaire adjoint* de l'Exposition raconte l'histoire d'un vieux gardien des musées nationaux qui, après soixante ans de bons services professionnels, venait de mourir et dont les derniers mots, au milieu de son agonie, avaient été: « On ferme! On ferme! ... » Là-dessus, on reprit son sérieux, car le cardinal arrivait.

Certes, la suite esquisse un portrait du futur Pie XII — *Le Pape n'avait pas de prévention contre un gouvernement de Front populaire et les polémistes cléricaux de ma circonscription furent quelque peu décontenancés* — qui inscrit l'ensemble de l'anecdote dans une réflexion politique, mais

cette « blague » rapportée confirme surtout le goût de Jean Zay pour la plaisanterie.

Année 1917, déjà, ses *Pages d'humour « extraits du Recueil (sic) de calembours » par Henri Lajoie (alias Jean Zay) dans La Revue mensuelle illustrée...*

Jubilation de potache à créer le jeu drôle des mots.

- L'art de la chute. Mieux qu'un long commentaire, l'effet de surprise. Exemples multiples, tant pour les « souvenirs » que pour la « solitude ».

Le portrait de Roosevelt ouvre sur une réflexion géopolitique : *La distance, tel est un des facteurs inévitables de la politique américaine : facteur généralement méconnu par les Français, qui s'étonnent de l'« incompréhension américaine » et croient toujours que l'« Oncle Sam » doit juger les choses européennes comme s'il habitait La Garenne-Bezons (8 décembre 41).*

Jean Zay va retrouver Charles Dullin dans sa loge pour lui annoncer que la chancellerie venait de contresigner son diplôme d'officier de la Légion d'honneur. Je le trouvai en train de se démaquiller ; la figure sèche et anguleuse du comédien reparaisait sous le fard du Plutus d'Aristophane. Quand je lui eus annoncé la nouvelle, il me remercia distraitement : « Moi je veux bien, dit-il, si ça vous fait plaisir... » Et il étendit la main pour me montrer avec fièvre la maquette d'un prochain décor (26 février 42).

Même économie de moyens pour les détenus de Riom.

Un grand gaillard au visage ravagé, gonflé de cloques pustuleuses, aux mains couvertes de croûtes et de cicatrices

qui vient déboucher un tuyau d'écoulement, plombier improvisé, dans le civil crieur de journaux: « — Et ici? / — Ici, je suis cuisinier » (30 avril 41).

Autre portrait, 25 août 42: [...] je reçois l'aide d'un détenu, gaillard magnifique, romanichel au visage basané, au torse de bronze, dont les larges muscles roulent et saillassent sous la peau. Cet Hercule paraît timide et doux comme un enfant... Ses gestes sont mesurés et attentifs; il se trouble si on lui adresse la parole. Je m'enquiers de sa faute: — « Il a coupé le cou à sa belle-sœur avec une serpe. »

Du Directeur de la maison d'arrêt au négrier qui exploite la main-d'œuvre pénale, des seigneurs petits et grands du marché noir à Buffet, le directeur général de la police de sûreté qui inspecte la cellule de Jean Zay (5 septembre 43), nombreux sont les personnages croqués avec un humour satirique qui s'apparente, pour le dernier, à la caricature, sans besoin d'y recourir. Buffet, personnage obèse et solennel, s'indigne de trouver quelques bouteilles et des boîtes de conserves dans la cellule d'où vient de s'évader de Lattre, Je n'en ai pas autant chez moi, a-t-il dit, sans se soucier de rendre ainsi énigmatique le ventre qu'il arbore, et, lorsqu'il apprend que les Allemands [ont] abattu à coups de fusil dans les bois plusieurs jeunes Français en fuite devant la déportation, il [hausse] les épaules: « Tant pis! Ils n'avaient qu'à faire leur devoir », [dit] cet homme (5 septembre 43).

Concision du trait qui vise juste, frappe et diffuse ensuite ses vibrations de sens.

Jean Zay se méfie de la caricature. Il en analyse la pratique dans une page où il démontre l'engrenage des responsabilités interdépendantes des hommes politiques et de l'opinion publique en France (22 novembre 42).

À rapprocher de ses réflexions sur le traitement (la maltraitance) de l'information par une presse racoleuse, prodigue de « pittoresque », quelquefois coupable de *crimes plus graves que le goût excessif des titres de foire* mais toujours responsable de *l'abaissement de l'esprit public. Souverain mépris du lecteur, préoccupation exclusive du truquage commercial.* Appâter le lecteur friand: *c'est exactement le subterfuge grâce auquel l'hameçon suit l'asticot* (13 avril 41).

- Roger Salengro et Marx Dormoy. La colère de Jean Zay vibre sous le double portrait qu'il rédige à la mort de Dormoy, sauvagement assassiné, lui rappelant le suicide de Salengro en novembre 36, parce que la méchanceté de la tua, ces campagnes de la presse fasciste qui diffusent les accusations mensongères, manipulent l'opinion. Le fragile et le fort, ces deux victimes d'un fanatisme qui sait tuer par la calomnie aussi sûrement que par l'explosif (26 juillet 41).

Ils calomnièrent Jean Zay et l'assassinèrent sauvagement.

- Les détenus communistes sont l'objet d'une attention particulière de Jean Zay.

La tranquille certitude de leur foi politique les anime et leur fait accueillir les morsures du froid avec allégresse, puisque la température la plus rude favorise les opérations soviétiques: « Il ne fera jamais assez froid », me dit, la joie dans l'œil, un être famélique qui balaie le couloir et dont les joues creuses sont marbrées. Jean Zay en brosse quelques portraits où leurs qualités forcent l'admiration mais contribueront à *générer demain, si le destin le veut, [des] hommes du pouvoir, implacable[s] et résolu[s].*

- Admiratif aussi, d'une émotion presque tendre, paternelle, le regard de Jean Zay sur la *dizaine de réfractaires au travail forcé chez l'ennemi*, qui vient d'être arrêtée. Ils risquent la peine de mort. *Ils sont tous très jeunes, presque des enfants*, dont les différences s'effacent sous une égale sérénité. *Est-ce parce qu'un sort ou un péril commun les ont identifiés les uns aux autres? Est-ce la communauté de leurs pensées actuelles ou simplement la fraternité de la jeunesse?*
(9 juillet 43)
- Tendresse et humour pour le long « portrait en action » de Léon-Paul Fargue, incarnation du regard décalé de la poésie. [À intégrer au passage sur *Haute Solitude*]
- Les gardiens de prison. Comment les événements extérieurs se reflètent sur leurs visages. Autant qu'aux variations météorologiques, prison poreuse à l'Histoire, etc.
(2008)

AUTO-PORTRAITS

En observant la vie de la maison d'arrêt et le visage de ses hôtes, je médite sur l'incroyable inégalité de la prison. (19 mars 41)

Il n'est pas nécessaire de lire en filigrane cette grande page, qui s'achève par *Rendre la justice est la plus insensée de toutes les entreprises humaines*, pour y voir un des plus clairs auto-portraits de Jean Zay. *Homme marié et père de famille [...] qui a des amis; homme auquel la société réservait des égards et qui doit étouffer tous ses besoins et toutes ses habitudes; travailleur, attaché à la vie; homme cultivé qui jeté en prison, gravit un calvaire, car les privations intellectuelles pèsent cent fois plus que les maux corporels, les épreuves physiques sont négligeables auprès des tourments moraux.* Un des rares passages où Jean Zay évoque explicitement la constante torture que lui inflige la *diabolique mécanique* de l'imagination : *non contente de l'empoisonner de regrets dans l'évocation du passé, [elle] se sert de l'avenir pour le mieux supplicier, pour projeter sur un écran invisible les malheurs encore inconnus, les aggravations possibles, les catastrophes latentes [...] et tente de lui arracher la confiance en soi et le goût du travail. C'est alors que cet homme apprendra à se connaître.*

Après deux ans et demi de ces épreuves et lors que, de *possibles les aggravations* deviennent probables, Jean Zay écrit : *L'homme soudain isolé ressemble à qui, ayant longtemps couru après un inconnu, le rejoint enfin et le dévisage. L'inconnu s'est arrêté, vous fait face. On le regarde passionnément. Il est tout différent de celui qu'on imaginait, vous révèle des traits insoupçonnés, qui vous ravissent et vous navrent*

tour à tour. Et c'est soi-même qu'on contemple avec des yeux nouveaux (16 août 43).

Compléter avec le relevé des personnages historiques évoqués, ceux qui recèlent, par similitude ou contraste, des éléments d'autoportrait.

(1993)

«Connais-toi toi-même.» Concept du Double, «commun à de nombreux pays», pour Borges dans *Le livre des êtres imaginaires*. Selon les traditions, tantôt «se retrouver face à soi-même est [...] funeste», tantôt, «L'apparition du Double n'[est] pas le présage d'une mort prochaine. C'[est] la certitude d'avoir atteint l'état prophétique.»

(2013)

Il goûtait le bonheur rare d'une destinée logiquement et complètement accomplie (1941). Blanqui ?

Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. A travers l'épreuve, nous pouvons explorer, établir nos cartes et ouvrir des routes nouvelles. [...] Les meilleurs sortiront régénérés de ces années terribles (1943).

(2008)

Pour doser sciemment un châtiment, comme pour apprécier une culpabilité, il faudrait avoir vécu toute l'existence de l'homme, connaître tous ses ressorts physiques et moraux (19 mars 41).

Plus hasardeux encore que l'émergence du premier mot d'un poème véritable, dont Rilke ne conçoit la possibilité que dans les souvenirs des expériences vécues, si elles ont éprouvé toutes les dimensions d'une existence humaine et si les sou-

venirs eux-mêmes sont devenus « en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous. » Connaître au plus intime, inaccessible, sauf à imaginer, hors l'humanité, une instance, l'être qui « sonderait les reins et les cœurs ». C'est pourquoi *Rendre la justice est la plus insensée de toutes les entreprises humaines*. Irréductible, la solitude de chaque être humain dans son enclos de chair. Si on le prive du divertissement de la liberté, emmuré, il n'a d'autre échappée que par ses profondeurs, où scruter la chair de ses souvenirs.

Pour juger un homme exactement, il faudrait disposer soi-même de tous [les] coups d'œil, de tous [les] éclairages, être capable d'en apprécier chaque aspect. C'est cette science complète, cette puissance de synthèse, que le génie donne à quelques rares privilégiés. (12 mars 43)

Ainsi s'achève la page où Jean Zay médite sur les propos du coiffeur qui officie à Bourrasol et n'a, sur les inculpés du Front Populaire, que des *impressions purement capillaires*: « point de vue de Sirius » inversé, *le point de vue du coiffeur*, puis du blanchisseur, du cuisinier, du cordonnier, du bibliothécaire, *et ainsi de suite. Personne ne voit ce que voit le voisin [...]. Leurs propos ne correspondent jamais*. Traduire, toujours.

Lorsque, non pas pour juger mais pour connaître, il ne reste plus de témoins dont adopter les « coups d'œil » et les « éclairages » qui offriraient une image en anamorphose de Jean Zay, il faut rechercher les traces, même incidentes, adventices, documents éloignés de notre sujet mais où telle digression entre parenthèses subrepticement le regarde, ne jamais cesser la collecte, quelle source ? quels supports ? jamais close l'enquête. Obsession de l'exhaustivité. Arborescence encore des témoignages possibles, étouffante frondaison.

Besoin de ses Œuvres Complètes, corollaire du désir de ne rien ignorer, de tout posséder, d'approcher Jean Zay sans trait d'union, avant de risquer son portrait.

(2013)

LA TABLE DES MATIÈRES

[À illustrer exhaustivement. À rédiger.]

À la fin des éditions de *Souvenirs et Solitude*, la « table des matières ». Le corps du texte — son squelette plutôt — y est exposé par la réunion des sommaires que Jean Zay a décidés, rédigés, pour les onze séquences. La suite de ces « chapeaux » peut se parcourir comme une partition où se révèle le compositeur, rigueur et fantaisie, Jean Zay l'écrivain.

1. Les titres

- Souvent, les titres choisis sont explicites.
 - Noms propres de personnages inégalement connus (*Clémenceau, Nicholson...*), inégalement fréquentables (*Blanqui, Maurras...*) diversement fréquentés (*Léon-Paul Fargue, Bergson, Dostoïevsky...*).
 - Souvenirs de sa vie politique (*Le ministère Albert Sarraut...*), d'une Histoire qu'il a vécue, contribué à façonner (*Juin 1936 et ses réformes, etc.*), de sa vie officielle (*URSS 1937, USA 1939, L'Exposition universelle, le Cent cinquantième de la Révolution...*)
 - Plus de vingt rappels de son action ministérielle, où l'on mesure l'ampleur de la tâche accomplie, tant à l'Éducation nationale qu'aux Beaux-Arts (*Activités dirigées, Réformes scolaires et enseignement de l'histoire, La réorganisation du second degré... Choses et gens du cinéma, Choses et gens du théâtre, Le statut des écrivains, etc.*).

- Références aux évènements contemporains, tels qu'il peut les percevoir, les connaître depuis sa prison (*Les nouvelles, la Cour suprême*, etc.). Peu de ces titres, mais la guerre, l'Occupation, la répression, les exactions de Vichy et de ses valets sont constamment présentes dans les « jours écrits », même lorsqu'elles ne semblent pas en constituer le sujet. Ainsi, le rappel des *Instructions de 1937-38* dénonce-t-il le *catéchisme politique, le militantisme partisan à l'école, comme Vichy n'a pas craint de [l'introduire] à l'imitation impie de Berlin et de Rome*.

Défense et illustration du Front populaire, réquisitoire contre Pétain et les ennemis de la République, servent aussi une réflexion politique projetée vers l'avenir, *en attendant que le jour se lève...*

- Nombreux aussi, les titres qui renvoient à l'univers carcéral (du *Supplice de l'incertitude* au *Supplice par l'espérance*, *Portraits de prisonniers*, *Politiques*, *Droit commun*, *Surveillants*, *Evasions*, *Discipline du captif*, *Solidarité des captifs...*)
- Explicites encore: *Tuer le temps*, *Notion du temps*, *Privilège de la maladie...* les paradoxaux *Volupté de la prison* et *Injustice de la justice*. Peu nombreux, ces titres qui annoncent une méditation philosophique, morale, sans doute parce qu'une réflexion de la sorte nourrit la quasi-totalité des « jours écrits ».

Souvenirs, Solitude.

- D'autres, nombreux, mystérieux, attisent la curiosité.
 - Des noms de lieux: *Chauvirey le Châtel, La journée de Mercy-le-Haut, L'Affaire d'Arlance*.
 Le premier, *un coin perdu de la Haute-Saône où l'on n'aimait pas beaucoup le gouvernement, en 1937, ni la République*, sert de décor à une anecdote emblématique d'une France prête au fascisme et à la xénophobie, pour ne pas dire pire...
 Mercy-le-Haut? *Un village lorrain de quelques centaines d'habitants entre Longwy et Briey dont Albert Lebrun fréquenta l'école communale, excellent élève mais fort dissipé! L'occasion d'une historiette...*
 Arlance? (Trouvé Arlanc, pas Arlance, dans les documents relatifs à cette « affaire »). Petit village du Puy de Dôme où sont arrêtés en juin 43 ces jeunes réfractaires au STO qui risquent la condamnation à mort... évadés en août... Jean Zay rapporte (4 août 43) comment ils ont *pris hier la clef des champs, dans des circonstances ébouriffantes qu'on croirait empruntées à un vieux film américain: [...] il suffit d'un scénario bien machiné, avec faux inspecteurs et faux papiers, pour amener la petite escorte à descendre du train en cours de route, sous prétexte d'un changement d'itinéraire, la réduire à l'impuissance et délivrer les prisonniers*.
 Tel ne sera pas le scénario du 20 juin 1944.
 - Il faudra lire aussi, pour comprendre ce que signifient *Distraction coupable, Infamies et délire, Presse de foire* et autres *Point de vue du coiffeur...*

- Plus surprenantes encore, dignes de romans policiers ou de vaudevilles, les titres accrocheurs: *Faune secrète, Le faux mort, Le démon de la vengeance, Sa Majesté le maître-chanteur...*
Alléchants...

Des itinéraires variés peuvent donc être suivis dans l'œuvre, au gré du lecteur. Mais les titres ne renvoient pas aux pages qu'ils concernent, ils ne correspondent pas aux entrées d'un dictionnaire, *S et S* n'est pas un recueil d'articles et la «table des matières», séduisante, si elle facilite une relecture sélective manifeste surtout la volonté de maintenir vif l'intérêt du lecteur dans sa première traversée en continu, la chair du texte. Les thèmes de chaque séquence sont répartis de sorte que les sujets qui semblent «légers» en relaient d'autres explicitement «sérieux»: *Portraits de prisonniers — Sa Majesté le maître-chanteur — Juin 1936 et ses réformes — Vieillesse suppliciées...*

Miscellanées apparentes, stratégiques. Du miel au bord de la coupe emplie d'un breuvage amer, immémoriale tradition. Et même si les anecdotes qui nous passionnent sont cruelles à Jean Zay, *Souvenirs et Solitude* s'inscrit dans la lignée des *Lettres persanes*, de *La Nouvelle Héloïse*... où le lecteur, impatient de la suite de l'intrigue, traverse sans prévention les exposés philosophiques.

Puissance du feuilleton.

Stratégie nécessaire? Peut-être. Superflue, dès que l'on a goûté à l'écriture de *Souvenirs et Solitude*.

2. *Hiver 1940. Noël captif*
Printemps. Tuer le temps
Deuxième hiver
Neige
Printemps
Notion du temps. Le quatrième hiver

Après les « itinéraires » de Clermont-Ferrand à Marseille, de Marseille à Riom — en-deçà et au-delà d'autres itinéraires — la stabilité spatiale, l'écriture, les fils de la chaîne temporelle de la *tapisserie*. Ourdir tramer enchaîner.

Circonscrites à cette pièce unique, enfermées dans quelques mètres carrés, mes habitudes — ou simplement mon instinct — y ont trouvé deux axes de vie. L'axe d'été se colle contre la fenêtre, attiré par le jour comme l'insecte par la lumière et cherchant à fuir au-dehors, à se dilater, à s'étendre. L'axe d'hiver passe par le centre de la cellule, où ronronne le poêle; il se rapproche de lui, voudrait se confondre avec le feu, tente de se raccourcir, de se replier, de se concentrer. [...] Ces déplacements de ma table, sur quelques mètres, de la fenêtre au poêle, du poêle à la fenêtre, mesurent la marche égale des années (13 juin 1943).

Diastole et systole. Tant qu'il reste du temps.

Le sommaire désigne par *Soirée* ce « jour écrit », poème en prose.

Le poids de la solitude s'accroît avec le soir et la nuit est couleur de détresse...

(2008)

LE TITRE

[La datation systématique des « jours écrits » gêne la lecture. La conserver ?]

- En avant-texte, le titre de l'œuvre, déclaration du projet et guide de lecture. Deux substantifs coordonnés, comme il s'en trouve fréquemment en littérature (*Guerre et Paix*, *Crime et Châtiment...*) et dont la clarté l'apparente à certains sujets de philosophie ou de thèses scientifiques (*Matière et Mémoire*, *Physique et Philosophie...*). Limpidité trompeuse. Dès lors qu'une conjonction associe les deux termes qu'elle distingue, les titres binaires imposent l'équation de leur rapport : opposition ? similarité ? interdépendance ? complémentarité ? Quelle est la nature de leur dialogue ? Chaîne et boulet, joug, menottes ou alliance ?

La clé ouvre une énigme.

Souvenirs / et / Solitude.

Pas d'articles. Concomitamment les ou des souvenirs et la ou une solitude.

Masculin pluriel / et / Féminin singulier.

Un et multiple.

À la différence en genre et en nombre des deux termes s'ajoute une disparité fondamentale : la solitude est un état, on *est* seul alors qu'on *a* des souvenirs. Sauf, selon Rilke, lorsque les souvenirs « ne se distinguent plus de nous ».

Si l'on ne connaît pas la vie de Jean Zay, rien ne permet, avant d'avoir lu le livre, d'associer la solitude au présent

et de traduire le couple du titre par revisitation du passé / épreuve de l'incarcération. Non pas les souvenirs d'une réclusion antérieure, à l'instar des Récits de Dostoïevski parfois intitulés « Souvenirs de la maison des morts », mais la rédaction des souvenirs *dans* l'espace clos de la prison.

- Car la prison est d'abord un espace.

Il y a sept pas d'un bout à l'autre [de la cellule], sept pas pour revenir. Douze fois ce trajet doivent faire à peu près une minute. Combien faut-il de pas pour faire une heure ? Problème d'arithmétique. Seul dans la cellule glaciale du Fort Saint-Nicolas, privé de tout, privé de montre, Jean Zay convertit les mesures spatiales en unités temporelles. Pour le prisonnier de Riom, la distance se calcule en temps mis à la parcourir et *l'épicier du coin est plus éloigné que l'Inde et que la Chine. Chèvre au piquet* dans les vingt mètres carrés clos de murs hauts de 5 ou 6 mètres, il est *au fond d'un puits ou de la fosse aux ours du Jardin des Plantes*. En août 1943, l'image deviendra celle de la *cloche d'une machine à faire le vide*.

[«La cloche pneumatique de la prison» écrit Arthur Koestler à l'automne 37 dans *Un testament espagnol*, où il arpente (espace et temps) sa cellule «d'une muette maison de mort d'Andalousie» et médite: souvenirs, liberté intérieure... Écrit en 37, traduit en 39, il y a peu de chances que vous ayez lu ce récit. — Dans *Le Zéro et l'infini*, mêmes «six pas et demi» dans les deux sens pour Roubachof, personnage victime des procès de Moscou, et qui se remémore le même poème de Baudelaire («Ô mort, vieux capitaine...») que vous vous récitez au Fort Saint-Nicolas. —

Troublante similitude des réactions à l'épreuve carcérale de détenus cultivés.

Arthur Koestler, interné au camp du Vernet en 39 et qui dédie son livre *La lie de la terre* «À la mémoire de [ses] confrères les écrivains exilés d'Allemagne qui se suicidèrent lorsque la France capitula», parmi lesquels Walter Benjamin.

(2013)]

- Le captif (*porte blindée aux deux verrous et à la double serrure*) vit dans cet autre univers qu'est la maison d'arrêt. À double tour. Il en subit les contraintes et les arbitraires, en connaît nombre de personnages, silhouettes entr'aperçues, visages et voix du quotidien, en déchiffre les transformations liées à la guerre et à la répression, en perçoit les bruits et rumeurs nocturnes. *La vie de la prison ne cesse de filtrer jusqu'à moi*. Mais lorsqu'en novembre 41 une conjonctivite lui ôte la vue et que *le froid devient sépulcral avec le silence*, Jean Zay écrit *Les oubliettes devaient procurer de ces sensations-là*.
- À l'extérieur, l'autre monde, le *spectacle de la rue [...]* les bruits de la vie, évocateurs de réalités invisibles mais proches, inaccessibles. *La vie est devenue pour moi un bruit de coulisse. [...] L'existence continue sans moi, indifférente et machinale. [...] La prison nous apprend que nous pouvons nous passer du monde [...] et que, plus facilement encore, le monde peut se passer de nous. Puissante leçon d'humilité, féconde révélation* en janvier 41, ces désirables nourritures de la sagesse ont changé de goût en novembre, où Jean Zay cite *la plainte pathétique du prisonnier de la «Maison des morts», du for-*

çat de Sibérie, gémissement que comprendra quiconque a été captif, celle de Dostoïevsky «Je suis seul et ils sont tous!» On est seul en effet contre tous les autres [...], cette humanité remuante et libre [...] prenant tout entière figure d'adversaire [...]. Il faudra donc, pour résister, composer un monde à soi seul, retrouver en soi et cultiver toutes les sensations, toutes les satisfactions que vous procuraient naguère «les autres». Ces «autres», égoïstes et lointains, c'est à vous maintenant de les abandonner, de leur prouver que vous pouvez vous passer d'eux et que vous les avez condamnés plus sévèrement qu'ils ne vous ont frappé (7 novembre 41).

- La cellule constamment surveillée, observée, espace de solitude sans intimité, impose la dangereuse promiscuité avec soi-même. *Malheur à celui sur lequel se referme la porte d'une prison et qui n'a point de vie intérieure, qui ne saura s'en créer! (mars 42).*

- «... tout le malheur des hommes...», Pascal hante la «chambre» où, «sans affaire, sans divertissement...», l'homme enfermé sent «son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. [...] il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.» Lorsqu'à Marseille Jean Zay arpente sa cellule, sept pas aller sept pas retour, il trouve, après les calculs, l'arme de la poésie, le premier recours *se réciter des vers*, ce jour-là de Baudelaire, dont les images vont rôder plus tard sous les mots de la colère contre *cette humanité remuante et libre qui semble vous avoir abandonné* et dont le poids formidable pèse sur le toit de la prison comme sur un cou-

vercle qu'elle ne laissera point soulever. Le ciel est « bas et lourd », « l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis », aucune autre issue qu'intérieure à soi-même où « d'in-fâmes araignées » tissent les barreaux de la folie.

- Condamné à l'impuissance, *le trait le plus cruel de la prison — S'il arrivait quelque chose, je ne pourrais pas bouger —*, Jean Zay à chaque instant [fera] jouer sa pensée, comme on fait jouer ses muscles. Il refuse la sommation du désespoir, ne se résigne pas à la servitude volontaire. Ni abrutissement ni suicide, fallacieuse alternative. Il accepte le huis clos de l'espace du dedans, y engage le dialogue avec soi-même jusqu'à l'affrontement; il le décide, se débat et débat, exercice de la pensée, quête de la liberté intérieure, de la sagesse, une constante de *Souvenirs et Solitude*. *C'est ainsi que l'épreuve sera féconde.*

- *Dans les quelques mètres carrés de ma cour, la nature a retrouvé sa souveraineté. Il a étrangement suffi de l'enfermer entre quatre murs pour lui restituer son immensité, pour la rendre indépendante et libre (1^{er} mars 42).* La réclusion devient une chance à saisir? Le captif devra réviser toutes les valeurs connues. *Les tables nouvelles auxquelles il aboutira auront chance d'être beaucoup plus exactes que les anciennes (mars 41).* Jean Zay postule que *le malheur le plus étrange ne nous métamorphose jamais. Il fait seulement jaillir à la surface ce qui dormait dans les profondeurs secrètes, nous révèle complètement à nous-mêmes et nous montre plus vrais que nous n'étions (29 décembre 41).* Un des miracles de la solitude

[...], vous rendre clairvoyant [...]. Une pareille clairvoyance vous échoit sur vous-même. Tout au long d'une journée de réclusion, au fil de la pensée, on découvre en soi avec surprise mille réactions qu'on se croyait les plus étrangères [...]. Peut-être la solitude procure-t-elle des armes et des ressources nouvelles, comme à ces animaux des grandes profondeurs marines ou des forêts sauvages qui possèdent des organes plus développés que leurs semblables des contrées privilégiées (16 août 43).

Le privilège s'inverse. [...] *les murs et les serrures, les grilles de la fenêtre, la solitude, le silence [...], tout rappelle au captif l'ennemi impitoyable, qui est la pensée lancinante du sort qu'on subi: idée insupportable, démoralisante, qu'il faut bannir à tout prix. Mais il dispose dans sa lutte de la lucidité que donne la solitude. Il rentre en lui-même et au prix d'un effort jamais débilitant, mais souvent pénible et qui nous réserve, selon le rythme des événements du dehors ou même des variations de la température, des hauts et des bas successifs, des alternatives extrêmes de certitude ou de désespoir, s'approche de lui-même.*

12 mai 1943, *millième jour de captivité*, Jean Zay cite Proust, *Proust qui n'a jamais été prisonnier, mais [...] a été malade et solitaire, cloué sur un lit, ce qui y ressemble beaucoup: Nul ne nous a mieux fait connaître «l'ami mystérieux des jours de malheur: notre âme.» Il nous a prouvé «qu'il n'est pas de rendez-vous plus urgent, plus capital que celui que nous avons avec nous-mêmes.» Proust, qui nous a montré que, pour parcourir les jours,*

certaines natures disposent, comme les voitures automobiles, de « vitesses différentes » et qui nourrit la réflexion de Jean Zay : Le temps a deux vitesses : celle du présent et celle de la mémoire, deux perspectives aux proportions différentes et trompeuses. Balance délicate.

Arpentage du temps, en s'accumulant, les jours rétrécissent, interminables les heures, fugitives les années. La montre et le calendrier. Au présent, la prison fossilise les hommes, arrête le temps, fait comprendre à la fois l'éternité et la fugacité, et la durée de l'incarcération qui modifie peu à peu la notion du temps modifie aussi la perception du réel. Au Troisième printemps de captivité, / À force de retrouver dans le même enclos minuscule cette végétation symbolique, je finis par croire que ces fleurs sont toujours les mêmes et que, si leur espèce a changé au gré de mes expériences, ce sont sans cesse les mêmes plantes dont j'observe les métamorphoses. Quant à l'oiseau de mars 43, c'est le même oiseau qu'hier, le même que l'an dernier et qu'il y a deux ans.

Dangereux, le champ clos du tête à tête avec soi-même, deux temps deux êtres, réel déréalisé, l'âme est menacée de fracture.

Solitude, singulière.

- *Pour se sauver, le captif aura-t-il [...] cette ressource inépuisable : le recours aux souvenirs ?*

Durant mes quatre années de bagne, écrivit Dostoïevsky, je me rappelais sans cesse les jours passés et je crois bien que j'aurai vécu ma vie une seconde fois par ces souvenirs. Car dans le présent carcéral les jours vides ne s'inscrivent pas dans la mémoire, Seuls le travail de notre esprit

*et la marche des évènements gardent une consistance, une réalité. Avoir travaillé, pensé, aimé, sont les seuls repères. Réellement vécues, les journées du passé sont en réserve dans les souvenirs, denses, peuplés, pluriels. Même s'ils aggravent les tourments de la solitude en rappelant une liberté, une vie disparues avec la République, leur présence à l'âme est vraiment *une planche de salut* parce qu'ils préservent l'intégrité de l'être, sa permanence et l'exercice de cette lucidité donnée par la solitude. *Ce n'est qu'en prison que l'on comprend Proust*, pour qui « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature. » *Cette recherche du temps perdu [...] n'était que la quête d'un instant éternel, d'un instant « intemporel », vécu sans discontinuité et sans ruptures, sans écoulement, la conquête d'un état d'équilibre où le passé n'est plus séparé de nous, se fond en nous [...].**

Jean Zay expérimente en lui-même *la leçon de Proust*. *La prison nous ôte de force à tout ce que notre volonté ne quitterait pas sans combat, [...] elle nous impose toutes les conditions de l'expérience parfaite, comme si elle nous plaçait sous la cloche d'une machine à faire le vide (12 mai 43). Ces conditions de l'expérience parfaite? Les hommes et la société ont disparu [...]. Les désirs et les besoins, seuls empêchements à un bonheur qu'on a méconnu naguère, se sont dissipés. En même temps, on cesse de vieillir (23 février 41).*

Dépouillé comme d'une tunique de Nessus de l'incommode contrainte des minutes et des jours qui passent, des tâches à accomplir à l'heure dite, le captif revient à l'éternité (31 décembre 41). [...] On ne consultera plus sa montre; on découvrira les brins d'herbe et les taches du mur [...]. Le

temps est venu de réfléchir aux vrais problèmes, ceux que la fièvre passée ne vous laissait jamais le temps d'examiner, problèmes de la destinée et de l'âme. Sans la prison, peut-être fussiez-vous morts comme la plupart des hommes, sans jamais trouver une journée entière à leur consacrer. En prison, on prend conscience de soi-même, on apprend à se connaître (23 février 41).

Isolé, sans « divertissement », Jean Zay oppose au jeûne, aux misères physiques *les fortes nourritures de la solitude*, au dénuement les richesses de la contemplation et de la méditation, la *volupté de la prison*. Une photographie de lui, visage émacié, regard intense, éclaire ce dépassement du paradoxe.

« Le travail de l'artiste, écrit Proust dans *Le Temps retrouvé*, c'est exactement le travail inverse de celui que, à chaque minute, quand nous vivons détournés de nous-même, l'amour-propre, la passion, l'intelligence et l'habitude aussi accomplissent en nous [...]. C'est la marche en sens contraire, le retour aux profondeurs où ce qui a existé réellement gît inconnu de nous [...]. » Jean Zay a entrepris la marche en sens contraire, le retour aux profondeurs. Fin 41, il cite une phrase du roman d'Aldous Huxley *qui porte ce beau titre : La Paix des profondeurs* : « Si l'on veut être libre, il faut qu'on soit prisonnier ». Le livre qu'il écrit à Riom retrace les étapes, *Haute Solitude, Paix des profondeurs*, de cet itinéraire intérieur.

Car *Souvenirs et Solitude*, œuvre construite sur la chaîne temporelle de la captivité sans être un « journal », ne se réduit pas non plus à une profession de foi poli-

tique argumentée. Elle rapporte une aventure spirituelle qui implique la transfusion réciproque des souvenirs et de la solitude, traduite dans la composition par l'alternance entre récits du présent et narrations du passé, balancement dont le titre rend compte.

- Toutefois, la relation entre les deux termes progresse durant l'épreuve, qui introduit dans l'équation le facteur temps, celui de l'ascèse.

Solitude au singulier/Souvenirs au pluriel: d'emblée une opposition. La catastrophe du naufrage, Robinson seul au monde sur une île déserte: «Je suis seul et ils sont tous». [...] *on m'a amputé de ma liberté*, exclu, abandonné, le pluriel est dans l'ailleurs inaccessible ou dans les souvenirs, *planche de salut* ou torturants. Mais la réclusion opère *un des miracles de la solitude*, la clairvoyance, sur soi-même et sur autrui: *J'ai vécu depuis trois ans en ne voyant qu'un petit nombre d'êtres et chacun peu de temps. Je croyais être privé des mille spectacles de la variété humaine [...] quand je me suis aperçu que chaque homme est un microcosme, qu'il me suffit d'en considérer un pour les retrouver tous et qu'on pourrait même n'en voir aucun, car c'est en soi qu'on découvrirait peu à peu tous les aspects qui semblaient particuliers à d'autres.* (16 août 43).

Et tandis que les souvenirs pluriels s'incorporant à l'être solitaire passent au singulier, le captif prend conscience *qu'on ne peut se délivrer de l'humanité tout entière qu'en se délivrant de soi-même: par la mort*; sa solitude est peuplée, inexorablement plurielle. Non seulement la prison n'est plus un *univers isolé [...]*, *retranché de la société humaine*

qui vous a abandonné et *tout entière fait figure d'adversaire* mais, plurielle, la solitude exalte la solidarité dans le combat : [...] *nos petites aventures personnelles se perdent dans le chaos des drames nationaux et internationaux [...] nous rattachons désormais notre sort, non plus aux circonstances particulières que nous avons connues, mais aux causes générales et profondes des malheurs publics. N'est-ce pas de la délivrance commune que nous attendons nos libérations individuelles?* (4 octobre 42).

Le titre n'opposerait plus les deux termes qu'il coordonne mais scellerait une nouvelle union. « Le contraire d'une chose ce n'est pas son contraire », dit le héros du roman d'Huxley, c'est la chose elle-même, mais telle qu'elle est véritablement.

Souvenirs et Solitude nous engage aussi dans une sorte d'aventure dialectique.

(2008)

LE NEVEU DE RAMEAU

- À la clé, le titre vaut armature de l'œuvre. Il impulse un rythme, une respiration, diastole et systole, annonce une composition rhapsodique, lance un mouvement oscillatoire, pendulaire, que la lecture vérifiera.

(2008)

- Curieuse épopée que celle de la *Satyre seconde* de Diderot, ce texte clandestin qui se retrouve à Saint-Pétersbourg entre les mains de Catherine II, en vertu du contrat passé entre la tsarine et le philosophe: elle achète en «viager», avec bouquet et rente, la bibliothèque de Diderot. En chemin, le brûlot n'a pas manqué de copies non autorisées, dont l'une est traduite par Goethe qui l'intitule *Rameaus Neffe, le Neveu de Rameau*. Retraduction jusqu'à la découverte — quai Voltaire! — du manuscrit autographe, publié plus d'un siècle après la mort de son auteur. De son vivant, Diderot pouvait craindre le retour en prison et de nuire à sa fille. Mort, il devint le fauteur de tous les excès de la Révolution française. À Voltaire et Rousseau, les vraies Lumières et la reconnaissance de la Nation. Tenace, la vindicte posthume. Que d'échos...

Sorbonne. 1966. Travaillé sur *Le Neveu de Rameau*, une étude qui propose des «hypothèses sur la composition» du dialogue, par le repérage des thèmes débattus, repris, approfondis dans la conversation que ponctuent les pantomimes du Neveu, échanges à l'issue incertaine entre «Lui» et «Moi». Double tentation de l'ange et de la bête?

«Mais qui veut faire l'ange» etc. Et dépassement dialectique après la pantomime du «grand branle de la terre». «Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid...», écrit Moi. «Lui», «C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison». Voilà pour les oppositions duelles à l'ouverture de la rhapsodie.

Il faudrait appliquer à *Souvenirs et Solitude* une analyse similaire, non exclusive.

Préciser le rapprochement.

- Deux hommes. Infatigables. Curieux de tout, polygraphes, boulimiques de connaissance et de vie, forts appétits terrestres et spirituels.
- Deux œuvres — Orchestrées. La voix de Jean Zay: un instrument, tous les registres; voix de piano, voix d'orgue. Polyphonie de la vie intérieure. Souffle de la partition.
 - Thèmes «sérieux» communs: morale, philosophie, pédagogie, art, etc.
 - Et l'humour, la fantaisie...
D'ici juin, nous n'aurons pas le temps.

(1994)

«Polyphonie»

Les «jours écrits» sont des jours de la parole. La narration y prend souvent la forme de saynètes dialoguées où le «double» n'est pas dans le miroir. Si Jean Zay demeure «Moi», «Lui» est variable, personnage du souvenir — Fargue, Dormoy, Perrin, etc. — ou de la solitude — autres détenus, surveillants, visiteurs... S'y manifeste le goût de

Jean Zay pour le théâtre (cf. *Les Beaux-arts sont la couronne et la récompense du ministre de la rue de Grenelle et le théâtre en est le plus brillant fleuron*. 21 février 41), son art de la mise en scène.

« Pédagogie. »

Mentionner le *Plan d'une université pour le gouvernement de Russie* que Diderot envoie en 1775 à Catherine II. Des passages entrent en résonance: « Une université est une école dont la porte est ouverte indistinctement à tous les enfants d'une nation [...]. Une aristocratie de l'éducation doit se dégager d'une démocratie des chances [...]. »

(2008)

- L'amplitude de l'oscillation Souvenirs / Solitude n'est pas constante. De même le rythme « jours parlés » / « jours silencieux » se modifie entre 1941 et 1943. Ainsi de la dernière séquence: 169 jours au calendrier, 31 textes..., le silence progresse, que la régularité de la construction, la constance du nombre de pages, dissimule à la première lecture. Dès que possible, comparer *S et S* aux Carnets et à la Correspondance: y aura-t-il eu des jours totalement silencieux ?
- Le mouvement pendulaire n'implique pas l'égalité de traitement des « souvenirs » et de la « solitude »: les textes les plus courts ne concernent pas tous le vécu carcéral (sauf dans la première séquence, qui lance « l'aventure ») et les plus longs, s'ils exposent le plus souvent des souvenirs, offrent aussi les denses et belles méditations sur la justice, le temps...

Liées au nombre de pages et aux intérêts subjectifs du lecteur, les notions de longueur et de brièveté ne sont guère satisfaisantes. Toutefois, aussi imprécises soient-elles, elles autorisent deux constatations.

Au fil des mois, les textes ont tendance à être plus longs, plus étoffés, à dépendre moins de l'anecdote carcérale que d'un ordre des urgences imposé à Jean Zay par une détention de plus en plus menaçante qui pourrait — qui pourra — l'empêcher de tout écrire, tout dire pour achever l'œuvre telle qu'il l'a pensée.

D'autre part, il y a environ quatre fois plus de textes « courts » que de textes « longs » dans *Souvenirs et Solitude*. L'auteur soucieux de son lecteur, le livre respire. La construction y est pour beaucoup, qui fragmente l'exposé d'un même sujet. Entre autres exemples, le rappel des activités et réformes de Jean Zay à l'Éducation nationale et aux Beaux-Arts, réparti entre toutes les séquences à partir de 1941, ou les trois « jours écrits » consécutifs d'avril 41, provoqués par la publication frauduleuse des prétendus *Carnets secrets de Jean Zay*.

- Cette dernière référence illustre aussi un des moyens quelquefois utilisés pour lier entre eux les textes. La forme globale du livre n'impose pas d'autre enchaînement que chronologique mais parfois Jean Zay profite de la narration d'un événement pour introduire la suivante, par le seul artifice d'une expression. Ainsi, le 17 mars 1942. Un détenu de la maison centrale, détaché à la maison d'arrêt, peintre de son métier, blanchit à la chaux les murs de la prison. Condamné à une longue peine, il accomplit ce travail *avec une sage lenteur, [fait] durer le plaisir, [...], « rien*

ne presse » dit-il. Le 19 mars: Rien ne presse non plus à la Cour suprême, où le procès suit lentement son cours. Ou en élargissant le propos: le 14 juin 1941, il vient d'apprendre avoir été déchu de son mandat parlementaire; le 20 juin: Mon décret de déchéance [...] ouvre sur l'incident de 1933 avec Pétain, l'Historiette d'une interpellation manquée.

- Ce dernier cas présente un autre intérêt pour l'étude de l'œuvre. Il éclaire la fabrique de la *tapisserie*: sur la chaîne temporelle de la Solitude, les déclencheurs des Souvenirs. Ephéméride et calendrier.

Dans *Souvenirs et Solitude* Jean Zay ne rapporte pas au jour le jour les événements de son quotidien et lorsqu'il note une information — dont il a connaissance par les journaux, les rumeurs qui circulent parmi les détenus, les propos des surveillants, des visiteurs, ce qu'il déchiffre sur le visage des gardiens ou infère des modifications de sa captivité... — il peut l'inscrire pour elle-même, à peine détaillée, en jalon de la guerre et de l'espérance, s'il ne la retient pas pour exposer ce qu'il a décidé d'inclure dans son œuvre.

Entre autres exemples, le 23 juin 41 : *L'armée allemande a franchi la ligne de démarcation provisoirement tracée à travers la Pologne depuis octobre 1940 et a engagé la lutte contre les Soviets.* Un paragraphe commente l'événement, suivent les pages consacrées au voyage officiel en URSS.

Ou le 11 novembre 1942. Les Allemands ont franchi la ligne de démarcation. *Plus de journaux, plus de courrier, plus de visites. Je retrouve jusqu'au soir la solitude totale des mauvais jours. Alerte...*

- Avec la presse (*Les journaux racontent [...]*) les livres offrent de fréquents prétextes aux souvenirs. Ainsi Jean Zay, qui a lu *Ci-devant* d'Anatole de Monzie, rappelle (11 et 12 août 41) les comportements pitoyables de l'auteur. De même, le 16 juillet 43, *La Contre-révolution spontanée* de Maurras déclenche le portrait du directeur de *l'Action française*.

De 1941 à 1943, des morts aussi marquent le calendrier de la Solitude — Léo Lagrange, Campinchi, Marx Dormoy, Bergson, Gabriel Péri, Jean Perrin... —, éveillant les échos du passé.

- Mais les grandes pourvoyeuses d'éphémérides, ce sont les dates que Jean Zay choisit.
 - 25 novembre (1941), Sainte-Catherine, *fête nationale des midinettes*. Trois ou quatre ans plus tôt, Jean Zay ministre des Beaux-Arts répondant à la demande des *premières de la rue de la Paix*, bloqu[e] pour le soir même les loges officielles de tous les théâtres subventionnés, [où] leur petit monde joyeux, turbulent remplace pour un soir les ordinaires invités compassés.
 - 8 mai. Le rituel johannique orléanais. En 1925, Jean Zay lui consacre sa désopilante et fine « Quatrième chronique » du *Grenier*. 8 mai 1942: *Vichy fête Jeanne d'Arc; Jeanne d'Arc qui « ne craignait que la trahison » et chassa l'envahisseur*. Réticent à participer en 1929 au *cinquième centenaire de la délivrance d'Orléans*, voilà le maréchal Pétain — « *Le moindre de mes poilus a fait cent fois plus...* » — frappé de johannisme. Anglophobie récente ou *inspiration divine* ?

- Pour l'Histoire dont Jean Zay fut un acteur, les quantités abondent.

Parmi d'autres :

8 mars 1941 / 1936 : Conseil des ministres. La Rhénanie, démilitarisée, va être occupée par Hitler

6 décembre 1941 : L'offensive allemande en Russie est suspendue / 6 décembre 1938 : déclaration franco-allemande *par laquelle les deux pays s'engageaient à se concerter amicalement en cas de nouvelle crise européenne.*

2 septembre 1942 / 1939. *Les dates des 2 août et 2 septembre sont inscrits à jamais, avec des millésimes différents, dans nos mémoires.* Evacuation des enfants parisiens, protection des œuvres d'art. Education nationale et Beaux-Arts.

5 mai 1943 / 1939 ; *Cent cinquantième de la Révolution*, à Versailles, sur les lieux mêmes où les trois ordres de France s'étaient réunis pour acclamer [...] la libération de la patrie et la collaboration pacifique des peuples.

27 juillet 1943 / *En juillet 1938, Paris accueillit les souverains britanniques. [...] Étrange souvenir des derniers jours de fête, quand les jours de malheur sont venus!* Royal accueil des hôtes royaux. Il importait d'éprouver toujours vivace une amitié naturelle. La France et l'Angleterre se serraient les coudes. Trois journées pendant lesquelles on aperçut parfois dans un coin, en simple veston de touriste, avec un imperméable et un chapeau rond, un homme qui [...] s'était associé spontanément à cette rencontre franco-britannique : M. Winston Churchill, le sourire et le cigare à la bouche.

- Noël et Jour de l'An, qui marquent l'hiver national et intime, ne sont pas systématiquement « écrits » dans *Souvenirs et Solitude*. Pour le captif, ce sont des jours dangereux, qui creusent la Solitude. Seul, le 1^{er} janvier 1943 évoquera *les anciens matins du 1^{er} janvier*, souvenirs d'un casse-tête protocolaire (*Le chapitre des gilets*) en forme d'historiette plaisante. 1^{er} janvier 1941, au Fort Saint-Nicolas, un texte bref. *Il faut un effort d'imagination pour sentir que vient de se lever l'espérance d'une vie nouvelle. Au réveil, même jour gris et sale derrière les barreaux. Dans la cour, même neige et même vent. Même horaire insipide; mêmes allées et venues sans but des surveillants en pèlerine. Pourtant les prisonniers échangent leurs vœux.* L'espérance ce jour-là prit la forme d'une orange que chaque prisonnier reçut à midi.

Noël, fête familiale. Plus douloureuse encore. Un seul texte explicitement du 25 décembre, celui de 1941. Six lignes. Les cloches sonnent, le calendrier confirme. *Ces faibles signes me persuadent difficilement et, pourtant, à quoi bon en douter? Cette journée est bien celle de Noël...* Insignifiance du calendrier.

(2013)

Aller dès que possible aux Archives comparer ces dates de *S et S* avec les Carnets. On peut supposer qu'après l'arrivée de sa famille à Riom Jean Zay ait passé avec elle ces journées de fête. Auquel cas, l'absence ou la brièveté des textes choisis pour ces jours-là vaudrait confiance très intime, protestation contre l'iniquité de sa condition, la torture spécifique de la détention qu'il appelle « solitude » et qu'il subit et partage avec beau-

coup des autres, victimes comme lui ou *authentiques crapules*. *La justice humaine, quand on l'a approchée, s'est révélée telle dans son égoïsme arrogant qu'une sorte d'amnistie en rejaillit sur ses proies* (13 mai 1942).

(2008)

- 16 août 1941, *Il y a ce matin un an que j'ai perdu ma liberté*.

4 octobre 1942, deuxième anniversaire du procès de Clermont-Ferrand.

12 mai 1943, *j'atteins mon millième jour de captivité*.

16 août 1943, troisième anniversaire de l'arrestation.

Ces dates qui jalonnent la durée de l'épreuve, la «solitude», ne sont pas considérées autrement que celles des événements du présent carcéral. Comme la nouvelle de l'évasion de Mendès-France, l'acquisition d'une table de nuit, la contemplation inespérée des étoiles, elles déclenchent moins des souvenirs que des méditations. La vanité du calendrier s'assortit de la révision des valeurs qu'impose la prison. *Discipline du captif*.

- Pas de souvenirs privés inscrits aux dates qui auraient pu les susciter. Les jours anniversaires de ses proches, par exemple, sont silencieux. À Riom, le 30 mai 1941, Jean Zay retrouve Madeleine et Catherine, étreint Hélène pour la première fois. Il n'en écrit rien dans *Souvenirs et Solitude*, où elles paraîtront plus tard, furtivement. Sauf à traduire en termes de jubilation intime la joie qui éclate au 1^{er} juin, *Pentecôte*. *Ciel rayonnant*, ode au soleil, à la liberté intérieure et aux

vertus de la *solitude réclusionnaire*, grande école d'*imagination* !

Le 6 août 41, jour de ses 37 ans, sans évoquer son anniversaire, Jean Zay inscrit un texte où la confiance relativement personnelle — *Je constate une fois de plus quelle influence le climat peut exercer sur notre humeur. Je suis de ceux dont l'optimisme s'éveille avec le soleil et se masque de nuages avec lui* — immédiatement concerne l'expérience de tout captif, auquel *il ne reste que deux moyens d'évasion, les principaux il est vrai, ceux qui suffisent : le travail et la lecture*. Et de citer Montaigne, d'intemporelle affinité.

Souvenirs et Solitude. Avec autant de pertinence et d'ambiguïté que Montaigne dans son adresse au lecteur des *Essais*, Jean Zay aurait pu écrire : « Je suis moi-même la matière de mon livre. »

(2013)

MONTAIGNE

À chaque relecture de *Souvenirs et Solitude*, l'évidence que jusqu'alors je n'ai pas bien lu implique la nécessité de relire, encore et encore, promesse de traversées toujours recommandées. Je m'épuiserais avant le texte.

Honte de la pauvreté de mon article «Jean Zay, l'écrivain» pour la brochure *Jean Zay au Panthéon*, alors que je me réjouis toujours des travaux effectués par les élèves en 94. Ceux qui avaient choisi de rapprocher quelques pages des *Essais* et de *Souvenirs et Solitude* furent convaincants. Je n'ai pas retrouvé les notes prises lors de leur exposé, mêlées peut-être à tous les documents scolaires que j'ai jetés, brûlés, dans la radicale liquidation des traces qu'entraîna mon départ à la retraite. Retraite, rupture, table rase, renaissance ? Eux-mêmes n'ont sans doute conservé que la brochure collective, dont ils étaient justement fiers.

Des sommes inclassables, sans précédent les deux œuvres, mais on étudiait l'une depuis quatre siècles alors que l'autre était à peine défrichée. La comparaison ne pouvait pas être équitable. D'un côté, seulement quelques extraits d'un livre «exotique», écrit au xvi^e siècle, encore tout proche de la Découverte du Nouveau Monde, par un sujet du Royaume de France que déchirent les guerres religieuses ; de l'autre, les pages d'une œuvre lue en intégralité, écrite par un presque contemporain auquel nous ressemblions.

Et pourtant, que de similitudes. Deux hommes politiques très cultivés, curieux de tout, «si affadi(s) après la liberté que, qui (leur) défendrait l'accès de quelque coin des Indes, (ils) en vivraient aucunement plus mal à (leur)

aise», mais Jean Zay est à l'intérieur d'une prison dont « la vue, même du dehors » déplait à Montaigne. À tous les deux, libre ou contraint, s'impose le primat de la vie intérieure, *cette arrière-boutique, chère à Montaigne, où s'établit « notre vraie liberté ».*

Le passage obligé par la question pédagogique séduisait moins les élèves de la République que l'exaltation de la vérité, la célébration de la vie jusqu'en ses formes les plus triviales, et leur adolescence goûtait mal l'idéal de Montaigne — « Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance » — à moins qu'ils n'aient perçu dans les propos de Jean Zay sur l'imagination, le divertissement, la méditation claustrale, une affinité avec Pascal. Les ravissait « on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée que à une vie de plus riche étoffe : chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition », à quoi fait écho *chaque homme est un microcosme, [...] il suffit d'en considérer un pour les retrouver tous.*

Ils aimaient l'humour des deux œuvres, leur refus du pathétique, préféraient la manière dont Jean Zay intègre les citations à son discours... Je ne me rappelle plus tout ce qu'ils avaient repéré, mais j'entends encore la voix de celui qui avait déclaré que certains passages de *Souvenirs et Solitude* faisaient penser aux chapitres de Montaigne qu'il connaissait : « Ils n'écrivent pas en ligne droite ». « J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades » ...

2013. Nouvelle immersion totale avant d'écrire *Notes pour un parler*. Nouvelle découverte, la page datée 9 janvier 1941, comme une mise en abyme du mouvement général de *Souvenirs et Solitude*.

J'ai cessé d'avoir affaire à l'administration pénitentiaire militaire pour appartenir à l'administration pénitentiaire civile. Gros changement en ce qui concerne les gardiens : mes surveillants sont ici de braves gens corrects et prévenants. Par contre, je vois désormais avec la vraie clientèle des prisons, tout-venant ordinaire de la correctionnelle et de la cour d'assises, petits délinquants et grand criminels, mélangés avec indifférence comme le veut notre effarant système pénitentiaire, le plus arriéré d'Europe. Dans les dortoirs, dans les ateliers, vivent depuis six mois, aux côtés des escrocs et des bagnards, au milieu des pouilleux et des maniaques, de nombreux condamnés politiques. Le détenu qui vient faire ma chambre est un jeune plombier, gratifié de trois mois de prison pour avoir dit dans un débit : « Le gouvernement de Chazeron vaut bien celui de Vichy. » Accroupi devant mon poêle, qu'il vide lentement, il lève vers moi des yeux fraternels et me demande avec douceur : « Vous vous ennuyez tout seul, monsieur ? ».

Le froid est intense. J'ai heureusement un peu de feu. Je m'astreins à effectuer chaque matin et soir une promenade d'une heure dans ma petite cour, qui mesure une douzaine de mètres sur six. J'ai obtenu une pelle, et, à titre d'exercice, je déblaye la cour de son épaisse couche de neige. Je songe à l'histoire du fou qui se frappait le crâne avec un marteau et répondait, comme on l'interrogeait curieusement : « C'est si bon quand je m'arrête ! » Ce personnage incompris n'était pas fou, mais philosophe. Car je m'entraîne à demeurer dehors, jusqu'à ce que le froid me morde cruellement, afin d'accroître ma bêtise quand je m'assiérai tout à l'heure près de mon poêle. L'homme qui forge son malheur en se créant des besoins et des désirs, pourquoi manque-t-il tant d'imagination quand il s'agit de s'inventer des satisfactions ?

De l'expérience physique de la prison à la réflexion morale, Jean Zay transforme l'épreuve injustement imposée en chance d'accéder à la vraie sagesse. L'éclatant « C'est si bon quand je m'arrête! » du fou-philosophe relaie, sans l'occulter, la voix fraternelle et douce *Vous vous ennuyez tout seul, monsieur?*, poignante confiance, comme les rares autres, non pas échappées, au défaut de la cuirasse, mais volontaires, indiquant, loin de l'exaltation d'un Moi accompli, la difficulté de la tâche entreprise, le pari téméraire d'une transmutation: de toutes ses faiblesses et souffrances s'armer l'âme. Toute la démarche de *Souvenirs et Solitude*.

Plus rares encore dans l'œuvre, les précisions que Jean Zay donne sur sa santé, le 1^{er} décembre 41. [...] *une mauvaise appendicite m'a laissé jadis une éventration non opérée et la violence de la crise me fait craindre un étranglement. Ce ne sont, en fait que des douleurs péritonéales dues au froid, dit le toubib* [...] *Un infirmier improvisé est autorisé à passer la nuit dans sa cellule pour lui appliquer les compresses chaudes au laudanum prescrites. C'est mon premier compagnon nocturne depuis seize mois. Je retrouve, grâce à lui, la douceur d'être soigné la nuit quand on est malade, volupté qui se mêle à la souffrance pour faire naître des attendrissements. Étrange nuit de complicité et de fraternité, entrecoupée de confidences et d'assoupissements. [...] nuit symbolique.*

Il est impossible que Jean Zay ait pu écrire cette page au jour inscrit — cas si fréquents qu'ils corroborent l'hypothèse d'une rédaction intégrale de *Souvenirs et Solitude* en quelques mois, avant le durcissement de son régime de détention, lorsque le dessein global du livre est arrêté et qu'il peut encore en confier à Madeleine les feuillets — mais n'importe, outre ce qu'elle découvre du système pénitentiaire et de la solida-

rité entre « politiques », la confiance ainsi livrée comme « à chaud » évoque le stoïcisme de Montaigne assailli par les douleurs de la gravelle: « Qu'importe que nous tordions nos bras, pourvu que nous ne tordions nos pensées. [...] Si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le fasse; si l'agitation lui plaît, qu'il se tourneboule et tracasse à sa fantaisie [...] »

Et si nous sourions à lire l'anecdote de la gamelle partagée avec un détenu qui se révèle galeux, l'exclamation *Cuisine, seule vraie conquête du progrès*, le constat *Je pourrais plus facilement fumer un jambon qu'élever d'un degré la température de la pièce*, étonnés peut-être qu'il rapporte la vieille blague *du fou qui se frappait le crâne avec un marteau*, c'est que l'écriture de Jean Zay opère déjà la transmutation du dénuement, de la faim, du froid... du fou.

Ce que nous appelons son humour, son art de l'esquisse, de la chute, du commentaire par le contraste ou l'exemple, relèvent de la même économie de moyens, où se révèle l'ascèse.

-11°, Cour nord du Fort Saint-Nicolas. Le directeur *qui chauffait ses bottines devant un poêle poussé au rouge* prétend ne plus disposer de couvertures. *En sortant de chez le directeur, je passe devant le magasin, dont la porte est béante. La pile de couvertures neuves y atteint le plafond.*

Parloir. Le règlement interdit qu'un enfant de détenu puisse embrasser son père *même si, en regagnant sa cellule, le détenu traverse la cour et passe à quelques mètres de sa famille. Les gardiens veillent à ce qu'aucun contact ne se produise. Il faut parfois emporter l'enfant hurlant.*

Réquisitoires sans effets de manches, éloquence sans superlatifs totalitaires, la maîtrise de l'avocat au service de la composition et de l'écriture de *Souvenirs et Solitude*.

En 2007 — malheureuses pages sur Jean Zay, l'écrivain — je n'avais pas su entendre la voix nue qui se confie dans tout le livre, moins pudique que désireuse de juguler le tumulte et la protestation par la rigueur classique qui permet de les articuler, les maîtriser, dépasser. Choix de l'équilibre des rythmes, concision, aphorismes qui s'impriment dans la mémoire du lecteur (il faudrait écrire «se clichent» pour reprendre le terme que Jean Zay utilise, le 6 février 42, à propos des *talents oratoires* de Camille Chautemps qui, après avoir improvisé devant lui *un exposé lumineux d'une admirable construction, d'une forme parfaite*, une heure plus tard le restitue, *sans une note. Je reconnaissais au passage les phrases entières. Elles s'étaient clichées dans son esprit du premier coup. Surprenante association de l'éloquence et de la mémoire, servies par une totale maîtrise de soi.* Portrait)

Et, musique, l'importance du silence.

Tellement d'années séparent le projet de mon livre et l'essai de sa rédaction, que sa visée s'en est modifiée et la difficulté de le réaliser accrue à proportion de la complexité de *Souvenirs et Solitude* que découvrirent les relectures. Au moment que j'ose enfin, aiguillonnée par la même terreur qui me paralysait, écrire la première ligne, approcher le double grillage du parler, sans s'arrêter ni avoir l'idée même de mourir avant d'avoir achevé la tâche, la fourmi s'inquiète, doute de ses forces et capacités.

Souvenirs et Solitude, une aventure philosophique en actes, sans abstraction, comme l'était, selon Montaigne, la poésie des premiers âges. Poésophie. Que les historiens, attentifs à ce document remarquable de Jean Zay, républicain du Front populaire, pédagogue novateur, résistant, s'attachent aussi aux

méditations qui l'illuminent. Que, d'urgence, les philosophes scrutent l'œuvre, ses silences, ses ombres jusqu'aux trous noirs, pour en débusquer, en-deçà des réflexions sur la justice, l'imagination, l'écriture et la captivité, le temps, et notamment dans les passages « historiques », les enjeux profonds, éclairer la cohérence globale de cet autoportrait en mouvement, dans « la branloire pérenne » du monde, aurait dit Montaigne, l'âme « toujours en apprentissage et en épreuve » et qui écrit « Je ne peins pas l'être. Je peins le passage. »

D'un royaume à l'autre de la *Divine Comédie* le voyage métamorphose Dante. *Souvenirs et Solitude*, le procès-verbal d'une expérience spirituelle.

(2013)

NOTES POUR UN PARLOIR

À Catherine
À Hélène

Quand nous tiendrons notre tête entre les mains
Dans un geste pierreux, gauchement immortel,
Non pas comme des Saints — comme de pauvres hommes —
Quand notre amour sera divisé par nos ombres,

Si jamais vous songez à moi j'en serai sûr
Dans ma tête où ne soufflera qu'un vent obscur ;
Surtout ne croyez pas à de l'indifférence
Si je ne vous réponds qu'au moyen du silence.

Jules Supervielle « Le souvenir » in *Les Amis Inconnus*
1934

Pour Marseille? Et ensuite?

— *Ensuite? Je ne sais pas.*

Jean Zay *Souvenirs et Solitude* 6 décembre 1940

(brouillon)

— *Il est parti hier soir pour Marseille. [...]*

— *Et ensuite? [...]*

— *Ça, vraiment, je ne sais pas... Je... Je crois qu'il doit prendre un bateau...*

— *Un bateau pour où?*

Paul Duparc *La Bague sans doigt* (p 65-66) 1942

— *Vous partez cette nuit pour Marseille. Je viens de recevoir l'ordre.*

— *Pour Marseille? Et de là?*

— *De là? Je ne sais pas...*

Jean Zay *Souvenirs et Solitude* 6 décembre 1940

(Manuscrit définitif)

Ensuite? Ils ne savent pas.

Dans l'ordre des urgences, poser d'abord la question du lieu. Ce qu'il adviendra, le temps, la durée, dépend de la destination.

Et de là? Pour où? Ils ne répondent pas.

Le train, de Clermont-Ferrand à Marseille, mais pas de

bateau pour la déportation en Guyane, pour vous plus jamais de bateau en mer — du 20 juin 1940 au 20 juin 1944, l'étrave du *Massilia* aura creusé une tranchée jusqu'à votre fosse — ; le train encore pour Riom, de là ensuite une voiture pour l'assassinat.

De l'île du Diable au Puits du Diable... Quelle fiction aurait osé? [...] *ces mots: la Guyane, l'île du Diable, si hauts en couleur pour l'esprit quand l'hiver glace le corps, rendent un son étrange; ils matérialisent tout à coup mon incroyable aventure, symbolisent l'arrachement qui m'emporte loin des miens et de la vie.*

Oui, les vers qui [vous] viennent naturellement aux lèvres à la date du 11 décembre 1940, sont bien extraits du « Voyage » de Baudelaire; leur récitation vous aide à braver le froid, la faim, la solitude, vous mesurez le temps en arpentant l'espace de votre cellule — *combien faut-il de pas pour faire une heure?*, de syllabes pour arriver au terme? — ; mais, du long poème qui invoque la Mort, ce « vieux capitaine » de l'ultime vaisseau, vous isolez « Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre / Mon cœur, que tu connais, est empli de rayons! », deux vers en noir et blanc où s'opposent, dès l'ouverture de *Souvenirs et Solitude*, la force d'âme à l'adversité — transformer en ascèse l'épreuve imposée de l'Enfermement pour accéder à la liberté intérieure —. La citation vaut confiance: condamné à la déportation *sans limite de temps*, captif *privé du viatique de tout prisonnier: compter les jours, calculer l'échéance*, vous pressentez la sentence de mort et vous armez *naturellement* de poésie — armure « naturelle », la poésie « qui ne sert à rien, sinon à vivre »? Innombrables, de tous les bagnes, de tous les camps, de tous les temps, ceux qu'elle nourrissait et qui s'en armèrent pour survivre; infiniment plus nombreux, sans

reliques, ceux qui ne purent recourir qu'à l'invective, l'imprécation, la prostration —, révélant ainsi à votre lecteur que *Souvenirs et Solitude* est aussi un Portrait, un autoportrait.

Baudelaire, lui, avait écrit : « *Nos cœurs* ».

Non contents d'être inscrits sur la page, les signes la perforant — ou suturent les lèvres d'une plaie? préviennent l'hémorragie? écrire pour taire la blessure? —. Il me faut enquêter sous la peau du texte, si je veux apercevoir — meurtrières étroites du parloir, Haut-Fort Saint-Nicolas (14 décembre 1940) — la lueur lointaine et familière de l'univers parallèle, espace et temps séparés, d'où me devinerait aussi celui que je désire rencontrer.

Massalia, belle Marseille

Hiver 1940, neige et vent

Il fait si froid

-11° dans la cour nord, celle des condamnés à mort

-13° fin décembre

Vous avez tellement froid

-20° en janvier

Un puni de mitard aura le pied gelé

Ni stylo ni montre contre la nuit et le brouillard

Votre alliance vous a été retirée

Au secret, le doigt sans bague

Froid et faim

— Il en mourra, *effrayants à voir*, squelettiques, à Riom —

Le cachot est obscur

Quelle lumière sur Rabat?

L'ordre des urgences. Dans l'incertitude (le suspens) à laquelle vous êtes condamné — par qui le temps est-il compté? — parer au plus pressé. D'une ligne l'autre — d'un vers à l'autre, vertige de l'enjambement — la profération peut être interrompue: point de la suspension définitive, le 7 octobre 1943.

Vous ignorez le terme? N'importe! Accusé, enfermé, vous avez à dire et faire savoir publiquement, pour les temps à venir dont vous ne serez plus: vous écrirez une œuvre, rétrospective, introspective, où témoigner à charge. Qui l'innocent? Qui les coupables? Le jugement du lecteur ne fait aucun doute. Mais, incarcéré, surveillé, d'un jour l'autre menacé d'être privé de tout, remis au secret, ou pire... quelle forme donner à un livre peut-être inachevable?

Un Journal, l'apparence d'un Journal tenu au quotidien — le calendrier pour la Solitude, les Souvenirs en éphémérides — propos discontinus, « sauts et gambades », au fil des jours. Où qu'elle s'arrête, l'œuvre, arbre cessant de croître et s'étoffer, sera complète.

Mobile en oscillation, souvenirs / solitude, où le pluriel équilibrera peut-être le poids du singulier.

Le premier mouvement de *Souvenirs et Solitude* livre la clé.

Mémoires, Historiettes, Essais, Pensées... L'infime et l'infini, une Somme inépuisable, qui requerrait une analyse insoucieuse de sa durée.

Humble, la fourmi, mais insoucieuse, sillonne le texte.

Au risque de l'inachèvement, il faut se hâter.

HIVER 1940 — ITINÉRAIRE DE CLERMONT-FERRAND
À MARSEILLE — LE HAUT-FORT SAINT-NICOLAS ET LA
« COUR NORD » — DIMANCHES — NOËL CAPTIF
(Du 6 au 31 décembre 1940)

Le lecteur est averti: la première séquence ouvre sur le sommaire des 26 derniers jours de 1940.

Itinéraire de Clermont-Ferrand à Marseille
Itinéraire de Marseille à Riom
Itinéraire de Paris à Jérusalem. Chateaubriand y rapporte le long voyage accompli pour écrire *Les Martyrs*
Souvenirs et Solitude
Mémoires d'Outre-Tombe

Le lecteur est averti.

Mercredi 6 décembre 1940

Le vieux calendrier de prisonnier [...] qui me permet de conserver la notion des jours [...] (12 mai 1943 — millième jour de captivité)

La précision concourt à la méprise. Fiable, la date? De tout le livre, seuls les 6 et 7 décembre 1940 mentionnent le jour de la semaine. Cette année-là, le 6 (Saint-Nicolas) est un vendredi, pas un mercredi. — Dans les Carnets, tenus au quotidien, nulle trace de cette confusion —.

Qu'importe? Faudrait-il un calendrier pour lire un Journal? Faut-il s'étonner qu'il commence le 6 décembre plutôt que le 4 ou? Faut-il en recenser les jours de parole et les jours de silence?

Le lecteur est pris au piège.

Ce soir, à 6 heures, le capitaine commandant la prison militaire de Clermont-Ferrand — excellent homme, officier de réserve, épicier en gros dans le civil et assez confus des fonctions inattendues qu'il assume provisoirement — pénètre dans la cellule que j'occupe depuis près de quatre mois et m'annonce :

— « Vous partez cette nuit pour Marseille. Je viens de recevoir l'ordre.

— Pour Marseille? ... Et de là?

— De là? Je ne sais pas... »

Premier texte de la version définitive.

La rédaction antérieure a été modifiée.

L'adjectif « confus » se substitue à « marri » (trop littéraire?)

Surtout, le commentaire sur la déportation en Guyane, qui suivait le dialogue, a été reporté au « jour » suivant.

Brièveté, vivacité du portrait et de l'échange, illusion de la notation en temps réel, mystère: le rythme est impulsé, le lecteur précipité dans l'intrigue. Le feuilleton commence d'[une] « incroyable aventure. »

Edmond Dantès ?

« Mais où donc me menez-vous ? [...] »

— Vous le saurez tout à l'heure. » [...]

— Ah ! mon Dieu ! [...] le château d'If ! [...] Le château d'If est une prison d'État, destinée aux grands coupables politiques. Je n'ai commis aucun crime. »

Trahi, enlevé, retranché du monde, Dantès disparaît, coupable d'exister. Son innocence est dangereuse, menace trop d'intérêts. Quatorze ans de cachot, « au pain de tristesse et à l'eau de douleur » — *Le froid devient sépulcral, avec le silence. Les oubliettes devaient procurer de ces sensations-là (5 novembre 1941)* — avant l'évasion et la métamorphose en Monte-Cristo, vengeur masqué.

L'Abbé Faria ?

Prisonnier politique, érudit à la mémoire inépuisable, il poursuit ses travaux historiques en prison.

« [...] en marchant libre et indépendant dans l'histoire, je ne me souviens plus que je suis prisonnier. »

Pour rédiger son grand œuvre, le chercheur savant se sera tout fabriqué : papier, encre, plumes, bougies — *La nécessité rend ingénieux. Les détenus qui m'entourent ont peu à peu remplacé tous les objets dont le règlement les prive. [...] Il faut venir en prison pour comprendre Robinson Cruséo (31 décembre 1940).*

Vous serez tout ensemble

l'un — *Qui dira les rancunes sordides, les hideuses représailles, auxquelles les circonstances actuelles permettent de s'assouvir sournoisement, et dont tant de pauvres diables sans défense vont être victimes ? (1^{er} janvier 1941)* — et l'autre

— [...] *la main qui court sur le papier, l'imagination ou le souvenir qui vagabonde, vous transportent à travers des espaces illimités, abolissent toutes les réalités* (29 juin 1941) — , qui mourra.

Mais l'évasion ? mais la vengeance ?

Robinson ?

Il compte les jours « de [son] règne ou de [sa] captivité, comme il vous plaira » et arpente « la mémoire, ce grand chemin du cerveau » — *Le temps a deux vitesses : celle du présent et celle de la mémoire* (16 août 1941).

Vous, *comme un naufragé*, avez fait durer le peu de nourriture emporté de Clermont. Le chemin de ronde où vous faites les cent pas devient *la passerelle d'un immobile vaisseau de pierre*. L'année 1940 s'achève : [...] *épave malveillante rôdant sur les eaux, elle ne parviendra pas à s'enfoncer dans nos souvenirs* (31 décembre 1940). De Marseille, pas d'embarquement le 9 décembre pour le baigne exotique mais un transfert à Riom, où la maison d'arrêt vous inscrit toutefois comme *passager*. En transit.

Robinson, pour vous imaginer lisant ses aventures. Couverture rouge, tranche dorée, version abrégée et illustrée, livre de prix ? — grand bonnet en peau de chèvre, parasol et perroquet se profilent sur la végétation exubérante d'une île au large du Brésil — qui vous passionne, vous, déjà *entièrement absorbé par la page imprimée, affranchi des réalités environnantes et insensible aux mouvements mêmes du corps* — la lecture, « *cette arrière-boutique* », chère à Montaigne, où *s'établit « notre vraie liberté »*.

Dans cet univers clos — *l'île déserte* de la prison (7 juin

1941) —, le travail seul peut nourrir le vice de l'espérance et sauver de la solitude.

Enfant absorbé par la leçon de survie, à ne pas remarquer que le héros fait banal commerce d'hommes; Vendredi ne deviendra pas son Abbé Faria mais son esclave reconnaissant.

La Guyane! C'est le lieu ordinaire de la déportation. L'île du Diable! Quelle brusque évocation... (7 décembre 1940)

«...»

Points de suspension

Trois clous

les notes manuscrites qui s'y accrochaient seront tombées
dans les intervalles, les interstices

Repères, signes de piste

Traces de barreaux sciés à la base

Grille au sol que saute qui veut courir

Grillage de soupirail

Soupir aux ailes noires sur la portée

Rime féminine de la prose qui résonne dans le silence

Pore de la phrase

S'y glisser

à la recherche du murmure

les voix de la profondeur

la voix qui crie

de sous la peau du texte

Points de suture

des fins fonds

où grouillent les araignées-crabes et pourrit vif la gangrène

le fantôme de Dreyfus s'exhale

la luxuriance exotique du baigne

légal
fantôme d'Albert Londres
les paroles — « qu'on les livre aux chiens ! qu'on les brûle ! que
leur vivisection serve à la médecine ! yeux crevés, qu'on les
jette aux égouts ! » — publiées dans *La Libre Parole*
et il en fut ainsi
et cela se fit
fantôme de Drumont, « l'antisémitique »
La même haine leur survit
vous condamne à la *peine politique et anachronique*
cette déportation

...

Savoir
quels mots depuis l'enfance vous auront blessé
quels rendu joyeux
Quels mots regrettez-vous d'avoir prononcés
quels vous rappelez-vous avec fierté
ou quels silences

[...] *cible notoire de la campagne antisémite (bien que protestant, comme le fut toute mon ascendance maternelle, mais j'ai toujours tenu à honneur de ne rien démentir sur un pareil sujet) [...] (10 mai 1941)*

Vos silences

Vous auriez pu rapporter en un seul paragraphe l'anecdote répartie sur les 21 et 26 décembre 1940 : *Il y a deux façons de se laver. Se rendre dans la cour, à l'abreuvoir, dont il faut préalablement casser la glace, ou bien utiliser sa gamelle. Presque tout le monde se lave dans sa gamelle. / Mon voisin de droite, nouveau venu, qui n'a pas encore touché sa gamelle et qui, depuis trois jours, m'emprunte la mienne pour s'y faire servir la soupe dès que j'ai terminé, me confie, en souriant, qu'il a la gale. Pas*

de points de suspension, vous répugnez au clin d'œil appuyé, de connivence. Pas de points de suspension non plus lorsque vous évoquez un parloir au Fort Saint-Nicolas (19 décembre 1940) où le règlement interdit qu'un enfant de prisonnier embrasse son père — *Il faut parfois emporter l'enfant hurlant.* — ou décrivez le *tableau enchanteur, ce carré de lumière aperçu à Riom : fenêtre ouverte, une famille dînait paisiblement. Milieu populaire, repas modeste, mais qu'égayaient deux jeunes enfants.* (12 août 1942)

Le point final claque, brutal. Les exemples surabondent de ce refus du pathétique.

Souvenirs et Solitude n'est pas un Journal. Il faudra comparer chaque page des *Carnets* quotidiens aux textes du livre. Les jours silencieux du calendrier révèlent, au creux de l'inexprimé par pudeur — cela ne nous regarde pas —, une béance que la juxtaposition typographique des jours parlés occulte : l'angoisse et la souffrance continuées. Vous ne donnerez à entendre la menace de ces naufrageuses que combattue, articulée, cette fois encore repoussée. Chaque heure du jour au long des jours est dangereuse, crépusculaire —. *C'est l'heure de rester maître de soi et de choisir pour sa rêverie les sentiers les moins sombres, ceux où l'on ne côtoie pas trop de précipices* (21 avril 1941) —. Vous nous le faites oublier.

CAR, passé les premières pages où le feuilleton des événements tient en haleine, dirait-on pas lire les pensées d'un ermite, reclus volontaire? *Souvenirs et Solitude* s'inscrirait dans la postérité du *Cahier des heures oisives* d'Urabe Kenkô, moine japonais du xiv^e siècle, homme de Cour retiré du monde — « Au gré de mes heures oisives, du matin au soir, devant mon écritoire, je note sans dessein précis les bagatelles dont le reflet fugitif passe dans mon esprit. Étranges divagations! ». Calligraphiées « tout à loisir » par ce lettré — en qui la critique du xx^e siècle voit un précurseur de Montaigne, Pascal, Bossuet, La Bruyère... — Dirait-on pas que vous méditez sur le temps, le monde, l'âme, les faux biens... comme un homme recherchant la sagesse, qui aurait décidé de vivre solitaire, en retrait — *Jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fît nuit sur la terre*. Proust, cité au 12 mai 1943 —, pour répondre à l'exigence de votre quête personnelle: parvenir à la souveraineté sur soi-même; un homme qui aurait toute liberté d'écrire, sautant du coq à l'âne, conversant à bâtons rompus avec son lecteur, notant les variations météorologiques, rapportant anecdotes plaisantes ou souvenirs sérieux, dissertant politique, poésie et philosophie, au fil des jours, au seul gré de l'humeur ou de la nécessité intérieure; un penseur concentré mais dispos, serein. Sort enviable.

ALORS QUE — plombs de Venise, forteresse du Spielberg, loges du Mont Saint-Michel — de Clermont à Riom, cette sérénité vous l'arrachez au désespoir. Sous la menace permanente de la mise à mort, dans le silence du cachot, qu'il bruisse ou non des rumeurs et violences entre les murs ou du dehors, éprouvé par l'injustice et les rigueurs de la détention, inquiet

par-dessus tout de représailles contre votre famille, vous luttez avec l'écriture.

Sérénité? Certains «jours parlés» nous confient des réponses: *Véritable supplice que le sentiment d'une totale impuissance. Vous n'êtes plus maître de vos affaires personnelles les plus insignifiantes. [...] Ne croyez-vous pas être atteint de paralysie, de gâtisme, semblable au vieillard cloué sur sa chaise longue? Tout ce que vous possédez de jeunesse et d'énergie inemployées rend honteuse votre inutilité. [...] la condamnation à l'impuissance, voilà le trait le plus cruel de la prison. Il faut un effort pour estimer encore en soi l'homme complet, avec tous ses moyens endormis. (16 août 1941)*

Froid et faim

bronchite conjonctivite maux du corps qui maigrir, sinapismes quinine — depuis quand le Sédobrol? —

1940 - 1944. Vieillesse accélérée

le visage se creuse — la voix change-t-elle? Vous arrivait-il de chanter, de siffler, «avant»? —

riche de sève et de volonté

en ordre de bataille

l'homme jeune

envergure empan coudée

marche dans sa cellule marche dans sa tête — «mes pensées dorment si je les assieds» —

s'impose de l'exercice, un emploi du temps — «il faut durer» —

discipline

la volonté doit canaliser l'énergie de la sève

au sortir du sommeil

mater

la violence irrépressible de la sève
sous haute surveillance
le désir
proches à se toucher, volupté suppliciente des visites de
l'épouse, l'eau toujours fraîche de sa bouche
un vieillard gâteux et paralysé? non pas! un homme qui
ne vivra plus le jour de ses quarante ans
1904 — 1936 — 1940 — 1944
d'une année bissextile l'autre
La cruauté de vos épreuves pourrait nous échapper.

POURTANT qui peut croire que *Souvenirs et Solitude* rapporte « sur le vif », depuis le 6 décembre 1940, vos remarques et réflexions?

Imagine-t-on Ernst Jünger ou Henri Barbusse écrivant *Orages d'acier* ou *Le Feu* au moment des combats, tandis qu'ils marchaient la nuit, pataugeant dans la boue, les feuillées, piétinant les corps des cadavres?

Souvenirs et Solitude évoque à peine votre activité de soldat. Vos souvenirs militaires n'y avaient pas leur place, dans l'ordre des urgences de votre argumentation? Est-ce pour affronter l'horreur, dont votre père avait peut-être parlé, que vous avez voulu, en dépit des réticences de Madeleine, *partager le sort de la jeunesse française*, ne pas vous en exempter? Vous saviez qu'à la guerre on piétine même les morts.

Voyant à Riom certains détenus squelettiques, vous écrivez: *Je me répète, pour m'apaiser, qu'on observe en ce moment, à travers le monde, bien d'autres misères, plus innocentes; bien d'autres victimes, plus pures.* (20 février 1941). Vous ne connaissiez sans doute jamais l'existence en Europe des charniers gigantesques où l'on tasse les cadavres pour en faire tenir

davantage. En Ukraine, par exemple, le ravin de Babi Yar (150 m x 30 m x 15 m) où 33771 personnes furent assassinées les 29 et 30 septembre 1941, méthodiquement tassées. D'autres depuis, d'autres ailleurs, puis encore d'autres, en morceaux, pestilentiels, chaulés, aujourd'hui même, indénombrables, comme ceux d'avant et encore avant, avant quoi? Quel massacre, quelle extermination élire point zéro du calendrier?

« Où tous ceux qui montaient / Tombaient dans le ravin ».

L'étude de tout ce que vous avez écrit établira une chronologie précise de l'élaboration, des notes et Carnets au « Journal », mais il est certain que, détenu de droit commun, sans stylo, lumière ni chauffage, sans force parfois que pour des lettres écrites au crayon (dont le secret auquel vous êtes soumis empêchera l'envoi), vous devrez attendre au moins le 30 janvier 1941 pour que, Vichy vous appliquant enfin le régime politique — *Je pourrai recevoir des livres et des journaux, travailler, fumer, faire venir mes repas du dehors; les membres de ma famille pourront venir me voir. (30 janvier 1941)* —, vous puissiez concevoir le projet d'un livre matériellement réalisable et qui aurait chance de sortir de la prison.

Dehors. Libre. Plus de murs où se heurter, s'appuyer, que le mur extérieur. Angoisse. Blanqui l'a connue, les quelques rares fois où il quitta ses demeures carcérales. Blanqui, un phare dans votre tourmente, dont vous collez le portrait sur le mur de votre cellule à Riom — dallage en pierre de Volvic ou granit breton, l'hiver glacial des prisons —, et dont vous ne cessez de relire la biographie: *L'Enfermé — Tout prisonnier devrait recevoir ce livre dans son premier colis, avec les lainages et le tabac (29 juin 1941)* —, récit haletant d'aventures réelles

qu'après dix ans de recherches Gustave Geffroy publie d'abord en feuilleton, quinze ans après la mort de Blanqui. Livre de « recettes » contre la solitude, manuel de stoïcisme, un « bon usage de la prison » validé par 44 années d'enfermement, cette « vie d'Auguste Blanqui » se lit comme un roman.

Le héros, santé fragile mais fermes convictions, consacre sa vie à lutter contre la servitude volontaire, met son intelligence et son éloquence au service d'une application pleine et entière de la devise républicaine. Victime politique exemplaire, il est le conspirateur idéal, a priori coupable; de procès iniques en faux témoignages, sa traversée du xix^e siècle devient un tour de France pénitentiaire. Condamné à la déportation — *Et de là?* En Nouvelle Calédonie? au château d'If? — et à la dégradation civique, il ne renonce jamais, appelle ses concitoyens à la résistance, contre monarques et empereur, les âmes timorées de la deuxième République, l'envahisseur prussien. Lui aussi résiste. Lecteur boulimique, écrivain forcené, il occupe rigoureusement tout son temps carcéral et, plus loin que Noé depuis son arche, de sa cellule démunie scrute les espaces infinis, en rapporte, alchimique transmutation, son Grand Œuvre: *L'Éternité par les astres*.

Dehors, quelques amis veillent, ses sœurs attentives mais, homme d'un seul amour, il a perdu son épouse, morte qui le possède et ne viendra plus s'installer au plus près de ses prisons. L'évasion? Tentée à plusieurs reprises, échecs le plus souvent, réussie en 1865, rocambolesque, jusqu'à la prochaine condamnation. La vengeance? Non, la revanche: son œuvre et son nom, une voix qu'on ne tuera jamais. Voilà ce que vous relisez *pour la troisième ou la quatrième fois peut-être*: la fabrique d'un destin. Geffroy dédie son œuvre à l'antisémite antidreyfusard Alphonse Daudet? Quelle impor-

tance ! Vous ne partagez pas toutes les convictions de Blanqui, sa conception de l'action politique — différence de siècle ? —, du rôle de l'art, de la littérature ? Qu'importe ! Les similitudes sont trop nombreuses ! Projeté par *L'Enfermé* au-delà de votre propre mort, vous entendez votre existence au futur antérieur : « Blanqui aura été celui qui... celui dont... » / « Jean Zay aura été... ». Mais, ce qu'il faut traverser d'heures, minutes et jours... et quelles épreuves, avant le futur antérieur. Les yeux de Blanqui vous regardent traverser.

Dehors, c'est autrefois
l'espace arpentable
la borne mobile de l'horizon
les voyages
les théâtres concerts soupers en hâte le costume la cravate
la pochette la pochette
les tâches les devoirs les chantiers
tentations dispersion divertissement
la clôture des contraintes extérieures
Ici maintenant
après amputation
un temps à deux vitesses, un espace à trois dimensions ou
davantage
nouvelle géométrie autre univers
où enfin explorer ses lointains intérieurs
volupté secrète de la réclusion ?
— volupté des maladies d'enfance
après la diète pour affamer la fièvre les enveloppements
pour l'étrangler
volupté de la convalescence
bouillons légers compotes les histoires racontées au che-

vet de la tiédeur

enveloppements de la tendresse —

Sensation subite d'étouffement, de l'impossibilité de vivre et de respirer pendant des mois dans vingt mètres carrés. Cauchemar du poids sur la poitrine et des jambes molles qui ne vous portent plus. [...] le corps seul s'habitue, se soumet. L'esprit, jamais (15 juillet 1941)

Mon ami Mendès France s'est évadé / L'évasion est contagieuse / se heurterait-elle à une absolue impossibilité, la pensée de l'évasion n'en hanterait pas moins le cerveau du captif.

Dehors respirer, marcher, poursuivre le combat. Le pire est à craindre, aucune autre justice à attendre du « nouveau régime » que de faux espoirs. Le « jour parlé » du 12 octobre 1941 argumente, comme souvent, par la seule juxtaposition de deux récits. Bloch, l'avionneur qui aida les républicains espagnols et refusa de collaborer, prisonnier, malade, vient d'être mis en liberté provisoire; il se prépare à sortir, attend le moment *d'en finir avec son cauchemar*; à peine est-il dehors qu'on l'emmène vers une autre prison, par mesure administrative d'internement. / Le héros de Villiers de L'Isle-Adam, *prisonnier de l'Inquisition, quelques jours avant son exécution trouve soudain ouverte la porte de sa cellule et frémissant d'espoir poursuit son évasion: Aucun garde-chiourme pour l'empêcher d'atteindre le mur d'enceinte. Il y arrive. Cette fois, la grande porte va être fermée? Non... Elle tourne silencieusement sur ses gonds. Par l'ouverture, le captif aperçoit déjà la campagne, les arbres, le ciel. Il s'élançe... Et une rude main lui tombe sur l'épaule. (Le supplice par l'Espérance).*

S'évader?

Un mur de cinq à six mètres de haut ferme de toute part ma petite cour / Que ne suis-je un monte en l'air... Un condamné à mort qui occupa votre cellule réussit le prodige d'escalader ce mur et fut repris, de l'autre côté, jambe cassée.

On s'interroge la nuit ; on hésite.

Les risques ne se limitent pas à votre personne de prisonnier politique car *dans les temps que nous vivons*, temps de délations repréailles torture et otages, l'évasion menacerait votre famille. Le pire est à craindre du « nouveau régime », l'Hôtel des Voyageurs soudain trop proche de la maison d'arrêt. La force de ces liens vous fait vivre, vous entrave. Épouse, filles, père, sœur... Plutôt les voir, les étreindre, respirer leur odeur, écouter la musique de leurs voix, embrasser leur amour — vous ne serez jamais un prisonnier oublié, sans eau ni pain, qui se dévore les mains et meurt longtemps après avoir cessé de crier. —, plutôt la prison que les perdre, la captivité que *certain exils dans la solitude et l'impuissance.*

Lorsque le prisonnier constate qu'il ne songe plus à l'évasion, il apprend par là, non qu'il en a reconnu l'impossibilité, encore moins qu'il a abouti à l'acceptation ou à la résignation, mais bien qu'il a enfin réalisé la suprême conquête : celle de sa liberté intérieure. C'est que désormais les grilles n'existent plus pour lui. Il a trouvé dans le travail, dans la réflexion, dans l'indifférence aux plaisirs perdus, l'évasion véritable, celle qui, insensible aux entraves corporelles, ouvre à son esprit les plus vastes espaces et lui découvre des libertés qu'il eût ignorées sans cette épreuve (24 juin 1941).

Le combat se poursuivra entre les murs, même si de nouveau la surveillance et les restrictions devaient s'y aggraver et la guillotine s'y dresser. Il s'agit de préparer le temps à venir, se préparer.

Dès lors vous pouvez commencer *Souvenirs et Solitude*.
Vous restez enfermé mais Jean Zay l'écrivain, feuillets après
feuillets, s'évade par le double fond du landau d'Hélène.

La revanche

Je me suis amusé l'an dernier, pour tuer le temps, à écrire un petit roman policier (S et S. 30 septembre 1942)

En abyme

La Bague sans doigt

La clé des champs, la poudre d'escampette

Tous les Palais de Justice de France se prêtent admirablement aux évasions. Dans les prisons, les détenus sont mis en sûreté derrière des barreaux, des grilles et deux ou trois lourdes portes verrouillées. Mais s'ils ne s'évadent pas quand on les conduit à l'instruction ou à l'audience, c'est parce qu'ils n'y songent pas. (La Bague sans doigt. Chapitre VI)

Robert Guinard, lui, s'est échappé du Palais de Justice de Blois, pour mener seul l'enquête qui le disculpera. Seul? Non, Geneviève Dumas va l'accompagner: elle, dont le père vient d'être assassiné, s'engage aux côtés du suspect de ce meurtre, convaincue de son innocence. Ils s'aiment. Héroïne d'un roman d'aventures à rebondissements, Geneviève, *la plus courageuse et la plus précieuse des femmes*, prendra tous les risques pour démasquer les coupables, délivrer l'homme qu'elle aime et faire éclater la vérité. Chapitre XVII: *Et la lumière fut*. Epilogue: ils se marient.

Geneviève paie du remords d'un mensonge à sa mère son départ de Blois. *En réalité, elle partait pour Marseille. Et ensuite? Ensuite, elle ne savait pas...* Train de nuit. *La nuit, toujours la nuit! Quand donc en sortiraient-ils? Oui, quand donc un peu de clarté viendrait-elle rendre à l'existence sa sérénité familière?* (Chapitre VII). Embarquement pour l'Égypte, l'assassin est à bord, comment le confondre? *Ne vous torturez pas [...] avec des questions auxquelles nous finirons bien par apporter une réponse. La vérité arrive à pas lents. Elle n'en vient*

que plus sûrement. Il faut poursuivre l'enquête, dans la nuit épaisse et le silence de la mer (Chapitre ix).

La Bague sans doigt. Roman policier de Paul Duparc, visé par la censure le 13 novembre 1941 (n° 2432), achevé d'imprimer le 9 juin 1942, imprimeries Mont-Louis, 57, rue Blotin, 57, à Clermont-Ferrand. Sequana Éditeur, 21, rue du Maréchal-Foch à Vichy; 33, rue de Naples à Paris.

Paul Duparc, pseudonyme de celui qui signait d'un *Jean Zay romancier* des lettres envoyées à son père au front. Jean Zay, l'enfant polygraphe de *La Revue mensuelle illustrée* (1917) — *L'homme aux 100 noms*, Roman d'aventures — et du *Familier* (1918), journaliste et feuilletoniste aux noms de guerre variés. Jean Zay, alias Naëj Yaz à 14 ans, alias Paul Duparc en 1941.

Paul, le troisième prénom. Duparc, de la rue du Parc à Orléans, le paradis familial de l'Ermitage.

L'identité de l'auteur dévoilée — *Aucun secret, même minuscule, ne peut-il donc plus être gardé nulle part?* —, un hebdomadaire germanophile [...] a profité de l'occasion pour annoncer que [vous n'habitez] point une prison, mais un château, et que [vous y couliez] dans le confort une existence privilégiée et Vichy renforce sa surveillance: *Qui écrit des romans policiers est bien capable de s'évader* (30 septembre 1942).

Geneviève a fait des études, son corps exercé par le sport [est] harmonieux dans ses moindres mouvements. À 22 ans, elle est une jeune femme forte d'une indomptable énergie. Certes, en dépit de sa hardiesse, elle éprouve la terreur censée toute féminine des souris et, lorsque devenue Madame Robert Guinard, prendra sans doute près de la croisée la place de sa

mère, qui ne cesse de tricoter paisiblement que pour *se consacrer aux soins culinaires* en attendant son époux, chef d'entreprise. Mais, loin de ressembler aux héroïnes passives des petits romans lénifiants publiés à l'époque — fascicules d'une trentaine de pages qui préfigurent les romans-photos à l'eau de rose de l'après-guerre —, c'est grâce à elle, parce qu'elle met son intelligence et sa ténacité au service de son amour, que Robert rétablira la vérité et que justice sera rendue. — Elle mériterait bien le droit de vote —.

Geneviève et Robert, un couple qui inscrit *dans le monde de la fantaisie romanesque* l'absolue confiance réciproque et l'engagement à tous les sacrifices, que vous vivez dans la réalité, et qui vous survivront.

« Mes amis que reste-t-il
À ce dauphin si gentil ?
Orléans Beaugency
Notre-Dame de Cléry
Vendôme Vendôme
Les ennemis ont tout pris... »
Orléans Beaugency Notre-Dame de Cléry
La Loire

Elles sont tièdes les soirées de juin, magnifiques les arrières-saisons au bord de la Loire

Les enfances Jean Zay
100 noms
Le goût des énigmes des jeux des mots du mystère
le goût des doubles-fonds
des meubles à secret des bagues à secret
des courses-poursuites à travers le monde

corsaires contre pirates
jusqu'à la noce jusqu'à la mort
— ce qu'il faut rameuter de personnages
tout l'espace tous les temps
pour esquisser un portrait —
Souvenirs et Solitude
La Bague sans doigt
Le goût de la douceur de la tendresse de la paix
le goût de la nourriture
L'odeur insinuante d'un ragoût de mouton parvint aux
narines envieuses de la prisonnière volontaire / Cuisine, seule
vraie conquête du progrès !
Fringales
de travail de corps de lecture d'amour
Un violent appétit de vivre
« Encore un instant, Monsieur le bourreau »
La du Barry aux bords de la Loire, deux voluptueuses
Ce site admirable, dominant la vallée de la Loire et des-
cendant en pente douce jusqu'au fleuve, l'avait séduite, un jour
qu'elle y passait (Chapitre I). À peine un déplacement de la
Seine à la Loire et le pavillon de musique de Louveciennes se
mue en manoir près de Blois, mais c'est bien Claude-Nicolas
Ledoux qui construit la demeure pour la Comtesse du Barry.
En toute vraisemblance, l'intrigue s'enracine dans l'Histoire,
d'où parviendra au dénouement la voix *mélancolique et loin-*
taine d'une servante, lectrice de la comtesse décapitée. Une
traversée de 140 ans.
L'art de l'écrivain : accommoder les restes.
Cuisine toujours.

Petit roman policier? Voire.

L'intrigue à elle seule captive, rebondit, de l'assassinat cruel au dénouement, passionnant feuilleton riche de ses personnages. Le héros positif est mystérieux, ceux qui menacent le couple ressemblent à certains détenus dont vous brossez le portrait dans *Souvenirs et Solitude* ou aux malfaiteurs des *Mystères de Paris*. D'autres, comme ce Michel dont la boutique d'« Occasions et Curiosités » dissimule des activités coupables, semblent tout droit venus de *La Peau de chagrin*. Votre mémoire ressuscite un monde : lieux, époques et êtres, vivants, comme vous les avez rencontrés ou connus.

Vous avez lu les journaux? L'enquêteur, envoyé de Paris pour élucider le meurtre de Paul Dumas, sera, au prix d'un léger déplacement temporel, le policier hors-pair qui arrête *les assassins du rapide de Marseille*.

Ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts, vous avez fait un voyage officiel en Grèce en 1937? Vos souvenirs d'Athènes nourriront l'escale de Geneviève et Robert, de retour vers la France après avoir, suivant la piste des assassins, embarqué de Marseille pour l'Égypte sur le « Moustapha-Pacha », où l'on retrouve le « Mariette-Pacha » qui vous y mena en 1938. La vie à bord, la mer, les passagers, les paysages, sont redevables à vos souvenirs.

Athènes, Alexandrie, Le Caire, la Vallée des Rois, Assouan... quand vous y songez, Monsieur le Ministre... pour *tuer le temps* vous écrivez *La Bague sans doigt* et vous *amusez*, comme autrefois le tout jeune Naëj Yaz aimait à le faire, à donner au propriétaire de « l'Auberge de la du Barry », cet Anselme aux *bas courts* et au *ventre rebondi*, le patronyme évocateur de *Barriquet*.

Découvrir une œuvre c'est, explorateur ou naufragé, aborder une terre inconnue, s'y aventurer sans boussole ni carte, sans lexique ni pierre de Rosette. On peut y frôler des êtres sans percevoir leur présence.

Nous ne pouvons plus lire *La Bague sans doigt* innocemment, sans y entendre l'écho de *Souvenirs et Solitude*. Et comment ne pas remarquer que les noms du personnage assassiné et de son créateur — Paul Dumas et Paul Duparc — ont les mêmes initiales? qu'on a mutilé Paul Dumas, le père de Geneviève, pour lui arracher le doigt qui portait une bague à secret (*la monture très fine et ancienne représentait une minuscule tête de sphinx*)?

...

Le Garde des Sceaux a souhaité être reçu dans votre cellule: [...] *il jette un coup d'œil éploré dans la pièce, secoue sinistrement la tête et s'écrie « C'est affreux, c'est affreux! [...] Il salue mon père et ma femme qui sont en ce moment auprès de moi. Il considère longuement mes deux petites filles qui jouent dans un coin; la plus petite, qui a quinze mois commence à marcher. Il lui tapote la joue et répète: — c'est affreux!»* (29 novembre 1941).

Voici revenu le galop de l'histoire [...] Que ne verront pas nos enfants? Les nouveau-nés que nous berçons auront à peine 60 ans en l'an 2000 (23 mai 1941)

Cathou, à qui les Allemands ont volé son petit piano

Léno, qui chipe toujours du pain

« Je suis un petit garçon
De bonne figure
Qui aime bien les bonbons
Et les confitures
Si vous voulez m'en donner
Je saurai bien les manger
La bonne aventure, oh gué
La bonne aventure »

(2013)

FIN DU CHANTIER

ALERTES

- Joie violente le jour où j'achevai *Notes pour un parler*. Brève. Je l'aurai échappé belle. 20 ans de chantier pour ces quelques pages manuscrites que je vais recopier avant de les confier à saisir. Catherine et Hélène connaissent bien mon écriture mais je veux leur soumettre un texte en forme audible, tel qu'il pourrait s'éprouver au théâtre. Je le vois représenté sur une scène réduite obscure, j'entends la voix s'en élever — 1947, Jovet lit des passages de *Souvenirs et Solitude*, hommage de la Nation —, l'ébauche d'un vivre-avec qui pourrait susciter le désir de lire *Souvenirs et Solitude*, initial projet.

Tu sais bien qu'il était temps, plus que temps. Qu'il est trop tard. Tu ne pourras bientôt plus te limiter à la relecture des livres du premier bureau, *S et S*, *La Bague sans doigt*, les chroniques du *Grenier*, *Le Familier*. 20 ans que tu souhaites la reconnaissance de Jean Zay, y es engagée, et tous les signes qui la manifestent te réjouissent et accusent, autant d'alertes qui se précipitent depuis que les archives Jean Zay sont aux Archives Nationales et que paraissent articles et essais sur la vie et l'œuvre. D'urgence il aurait fallu commencer à fondre en livre toutes ces notes, ces relevés, ces notules accumulés. 20 ans, à quoi consacrés ? À quels travaux tous ces jours, quelles vies ? L'agonie et la mort du père, pas une de ces morts enviabiles qui couronneraient de belles vies, pas le martyr d'un père irréprochable et brillant, celle de mon père. En rafales dès lors, les deuils. Toute la famille, bons et mauvais côtés, liguée pour imposer l'héritage à la survivante. À peine travaillé à

transmuter le chagrin qu'il faut retourner au chevet d'un autre désastre. On peut tenter de résister aux vivants qui ne vous lâchent pas les mains mais l'exigence du Grand Œuvre de la fourmi cède à la voix au regard qui lance le dernier appel. À l'aide et à les rejoindre.

- 2010. Alerte Belin: nouvelle édition de *Souvenirs et Solitude*. Dans les mains l'objet, un livre de poche, pour tout le monde, reconnaissance du classique sans fin réimprimé ou du récent à succès, rentable. Et de comparer avec les précédentes, toujours disponibles sur le premier bureau: celle-ci affirme d'évidence la présence contemporaine de l'homme et la vie autonome de son texte. L'un et l'autre échappent à la seule emprise historique. Les années de mobilisation auront été efficaces: études, colloques, conférences, films... ne permettent plus d'ignorer les réalisations du Ministre, le piège du Massilia, le procès truqué, les ressorts de la haine meurtrière. Réhabilitation nationale acquise et réalité du martyr prouvée, la caution de Jean Cassou puis de Pierre Mendès-France n'est plus nécessaire en avant-texte, pas davantage la citation à l'Ordre de la Nation ni le dossier de *l'Affaire Jean Zay* annexé dans l'édition Julliard de 45, pas même la lettre de Madeleine Zay du 4 août 45 adressée au Premier Président Mongibaux — «Je dois à la mémoire de Jean Zay de rappeler que c'est sur l'ordre du Gouvernement, dont le Maréchal était le chef, qu'il a été assassiné» — et que ce dernier refusa de lire lors du procès Pétain. Du propos de Marcel Abraham, intégralement inclus en 45 après le dernier mot du texte et trois points de suspension qui en impliquent l'inachèvement — ... «Ici s'ar-

rêtent les Souvenirs de Jean Zay» — ne demeurent plus que les quatre premières phrases. Blum rejoint Cassou et Mendès-France dans les documents complémentaires, mais seulement après des photographies intimes prises à Riom et qu'encadrent deux fac-similés : une page manuscrite du livre et la dernière lettre à Madeleine, 19 juin 1944, non plus édulcorée, amputée de l'expression vibrante d'amour, accroche pathétique depuis la deuxième édition, mais parole charnelle vivante de l'homme dont on vient de lire l'œuvre.

L'introduction rédigée en 87 par Antoine Prost s'entend enfin pleinement : « On attendait ici le testament d'un homme politique. C'est un homme, tout simplement, qu'on découvrira. » Sur la couverture de 87, le visage de cet homme figurait en insert au-dessus de la photographie du gouvernement, à la gauche de Blum, un personnage du Front populaire donc. Cette fois, le portrait seul, sabré — lacéré ? — du Z initial. Casse-tête des premières de couverture...

- Tu continuais de comparer, jubilant de cette victoire d'étape — l'homme et le texte, enfin libérés — et entrepris, gourmande avertie, de relire *Souvenirs et Solitude* comme si la première fois, mais, prêtes à tout complément, les pages de relevés ouvertes sur le bureau.

Comment n'avais-tu pas immédiatement pensé que la nouvelle présentation du livre et le nouveau format modifieraient la pagination ! Le 6 décembre 40 passait de la page 31 à la page 23. L'équivalence ne se réalisait que le 8 janvier 41 (page 49) mais à partir du 17 janvier (pages 51/52), inversion de la différence qui s'accélère jusqu'au

7 octobre 43, page 358 pour Talus d'Approche / 499-500 chez Belin. Misère! Fallait-il continuer de travailler sur l'édition de 87? recommencer tous les relevés sur celle de 2010? Tu rameutas de lointains rudiments d'algèbre pour trouver le x multiplicateur ou diviseur, une équation qui permit de sauver le travail de la fourmi. Hors de tes compétences. De surcroît, quelle idée absurde, cette table des concordances. *Souvenirs et Solitude* est un livre construit, arrêté, il ne peut y avoir à en organiser les liasses manuscrites, comme pour les *Pensées* de Pascal selon les hypothèses Brunschvicg, Lafuma ou autres. Tu devais tout reprendre. Ou tout brûler, renoncer, disparaître. D'autant que Belin annonçait une prochaine édition de tous les écrits de prison, dont les Archives avaient déjà donné la liste. Tu en étais si impatiente. Mais alors que tu t'es précipitée sur la monographie qu'Oliver Loubes consacre à Jean Zay et l'essai où Gérard Boulanger enquête sur les mobiles profonds de l'assassinat et de l'anéantissement — dans la mémoire collective, celui de l'homme et d'une œuvre qui perdure, par d'autres souvent revendiquée. Dénî, effacement des traces. N'aura pas existé — tu t'interdis de lire ce qui paraîtra signé Jean Zay tant que tu n'auras pas achevé ton livre. Pénalité de retard? nécessité impérative, d'où qu'elle émane et quoi qu'elle te révèle — à toi, de toi —, à l'instar de l'irrépressible besoin de parler d'un personnage de Musil: « quand il avait commencé, il ne pouvait pas plus s'arrêter qu'on ne peut achever un livre avant que tout ce qui aspire à être dit le soit. » Or « ce qui aspire à être dit » n'a cessé de proliférer, frondaisons et racines arborescentes, lire et relire *Souvenirs et Solitude*, le faire lire, lire ce que Jean Zay a lu, écouter la musique

qu'il aimait, chercher même ce que Madeleine jouait à l'orgue du temple... tu t'es éloignée du projet initial jusqu'à l'outrecuidance d'une proximité vitale, « inventer » Jean Zay, le découvrir et le fabriquer, une sorte de *Jean Zay-Portrait*, tout en digressions, incises parenthèses crochets tirets, un livre inachevable comme ton *Constance-Portrait*, qu'on peut rabattre ou toujours compléter — il faudra laisser des pages blanches ; au lecteur d'œuvrer — et dont tu pourrais dire, sauf son respect, ce que Flaubert écrit dans une lettre de 1880, au moment de commencer le dernier chapitre de *Bouvard et Pécuchet* : « Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonshommes ? À plus de 1500 ! Mon dossier de notes a huit pouces de hauteur. Et tout cela ou rien, c'est la même chose. »

Naguère tout ce que tu lisais, traduais, vivais, devenait matériau pour tes cours — et les quelques excursions d'écriture où tu « accommodais les restes », les souvenirs, ce passé que tu fouillais, cherchais à comprendre, découvrais — maintenant tout est devenu matériau pour CE livre, et les coïncidences des rencontres (qui n'existent pas en ce domaine, en d'autres tu ne sais) étaient toutes liées à cette recherche de vous, de *Souvenirs et Solitude* à Jean Zay, une quête si personnelle qu'il t'est impossible de partager la tâche : raconter son aventure et l'aventure de ta narration de son aventure. Plus exigeante que la jouissance affolée — paresseuse ? — des travaux de fourmi, la mise à l'épreuve de l'écriture. Il y faudra, selon vos propres mots, une *tête bien faite (intelligence et esprit critique)* qui puisse aussi être *virile (caractère et volonté d'action)*.

Blanqui savourait *ces instants virils pendant lesquels*

la main [...] court sur le papier. Ta main ne court pas?
N'importe. Recopie *Notes pour un parler* et continue de travailler.

(Non daté)

LE DEUXIÈME BUREAU

- Exultation de l'automne: inventorier les réserves avant d'être aspiré au cœur de la saison intérieure — Saint Jérôme en méditation, gravé par Rembrandt —, en hâte achever le plein contre le froid, contre la disette, pour le manque et la faim quel joli mot — une étymologie le relie à un hypothétique grec « disektos », année bissextile, année malheureuse — assez de bois et de farine, noix et conserves en bocaux, tonneaux de vin bottes de paille et les pommes sur leur claie, dont le parfum imprègne toutes les chambres. Ne manquent au tableau que le saloir et les armoires emplies de tabac, d'huile, de sucre et de café, l'attente de la première gelée avant cueillir les prunelles et bouillir le cru, pour revisiter la maison comtoise au sortir de la guerre. Et ceux qui allaient y affronter l'hiver.

Septembre 2007. Plus de rentrée scolaire pour moi, je quitte le lycée trait d'union qui fut trente ans durant ma résidence principale. Les coups violents anesthésient, avant la douleur un éblouissement d'énergie. Je me retire dans mon bureau, en robe de bure la retraite, et vais enfin réaliser les projets d'écriture. À vie nouvelle, nouveau packaging nouveau lieu. Rien de commun avec l'ermitage où Kamo no Chômai rédigea ses *Notes de ma cabane de moine*, mon deuxième bureau — service de renseignements des armées? où devenir scribe des conseils secrets? —, davantage un entrepôt de brocanteur bricoleur qu'une pièce arpentée — «mes pensées dorment si je les assieds» — stylo en main, d'une bibliothèque au lutrin, avant d'inscrire une phrase un mot sur la feuille secrétaire

— au passage, recluse à l'étage de ma maison, j'observe le jardin clos planté d'arbres qui croissent avec les années, couleurs et formes déclinant les saisons —. Il y avait trop de pain sur la planche, non pas celui qui permet de voir venir sans inquiétude la méchante saison, non, tant de pain à faire, et pas de planche. Il fallut en installer sur des tréteaux, importer des tables immédiatement encombrées, autant d'établis qui reléguèrent l'ordinateur hors les murs et concédèrent à peine un rayon de bibliothèque aux travaux qui ne concernaient pas directement *Souvenirs et Solitude*. L'espace intérieur s'organisa autour du livre, le plus intime fut envoûté. Commencèrent les relevés pour lesquels je pris l'habitude d'écrire S & S — S esperluette S, comme un signal en morse? — pour *Souvenirs et Solitude*, toujours avec deux majuscules et que toujours je prononce sans la liaison — souvenirs zay solitude, jamais —. Relevés, une page par jour, écrit ou silencieux, du 6 décembre 1940 (Saint Nicolas) au 7 octobre 1943 (Saint Auguste), l'ère du calendrier.

- Dès lors, silencieusement je changeai de siècle, le chantier nouveau modifia le projet. Je croyais enrichir un compte rendu de lecture (relevés, synthèse des relevés, formulation d'hypothèses ouvrant à des recherches plus précises encore) mais, dès la fin décembre 1940 (sur chaque feuille un tableau en 4 colonnes : météo, histoire « officielle », S & S et, vide encore, écrits intimes), la même tentation s'insinua qu'avaient autrefois provoquée les œuvres complètes de Pascal lorsqu'on me les offrit, ma première Pléiade, papier bible et couverture de missel : vivre une année avec, une année comme, et pour cela scruter les textes, recou-

per les sources et témoignages dispersés, reconstituer au plus vraisemblable les 365 ou 366 jours, la chair sur le squelette. Qu'en espérais-je alors? Les gestes de ce rituel magique induiraient à force l'intelligence mathématique? L'illumination mystique? Quelle année, quel jour choisir? Substituer au cycle ritualisé chrétien, de la Circoncision à la Saint Sylvestre, où la mort précède toujours la naissance et puis tout recommence, une année, une journée vécue au plus proche d'un mortel qui, le 20 juin 1944, meurt vraiment?

Dès 1941, la colonne «écrits intimes» quasiment vide alors que débordait «l'histoire officielle» complétée de «témoignages annexes», l'évidence s'imposa: entre nos univers la frontière était poreuse mais nous respirions des époques séparées, le monde n'était plus le même, les voix radiophoniques avaient changé, il fallait autrement s'approcher, chercher avant décembre 40 et tenir pour frauduleuse la tentative de reconstituer «une journée avec».

Et pourtant, rien ne me fut plus désirable que d'écouter le silence et les bruits de la cellule à Riom, d'attendre l'arrivée de l'épouse et des *petites filles*, silences regards gestes paroles. Les initiales babillent — C Z, H Z — alors encore distinctes, par le trait d'union du mariage elles tendront vers l'identité — C M-Z, H M-Z —. Dédicataire de *Souvenirs et Solitude*, à jamais Madeleine portera Jean, Madeleine Jean Zay, une alliance où les âmes «se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes». C'était donc cela, la tentation: de «vivre avec» à «vivre en», l'irréalisable transgression. Rythme gestes mots phrases, entrer dans l'infra-monde de vos perceptions, de

vos sentiments. Aux spécialistes le personnage, à moi le froid la faim la douleur physique, les désirs, l'inquiétude, les pensées méchantes, le rire, la violence à maîtriser, le fond de l'âme variant avec le temps qu'il fait l'heure du jour ou de la nuit, les bouffées d'enthousiasme et l'angoisse qui étreint, tout de la personne. Mon livre demeurait en chantier, je résistais à l'ordre des urgences, remettais au lendemain de limiter mon retard. L'enquête sur *Souvenirs et Solitude* m'avait entraînée vers une inquisition. Chercher à comprendre vos idées, c'était louable. Amusant, de se demander si vous dansiez, aviez un objet-fétiche, un tic... Mais les inavouables calculs à partir des dates de naissance des *petites filles*, à qui en faire confiance ?

Je les brûlai, avec d'autres preuves de ma folie, et continuai de chiner aux brocantes les Almanachs des Postes et Télégraphes, de 1904 à 1944.

- Attentive surtout aux colonnes des mois (le 6 décembre 1940 n'est pas un mercredi mais un vendredi), aux dates et heures des quatre saisons indiquées dans une cartouche, au début du siècle joliment ornementé (l'été 1944 commence le mercredi 21 juin à 13 heures 2 minutes, le lendemain de l'assassinat), je négligeai les images qu'elles encadrent au recto et les feuillets du verso — levers et couchers du soleil et de la lune, tarifs postaux, nomenclature des communes du département où l'Almanach est distribué, carte des chemins de fer... —, lorsqu'ils n'ont pas disparu, détachés pour l'usage ou détruits par l'âge.

Naissances. Jean, samedi 6 août 1904, Transfiguration de Notre Seigneur, sécheresse et canicule. Madeleine, lundi 27 novembre 1905, Saint Séverin, tempête et grand froid.

1904, année bissextile. Picasso arrive à Paris, Marc Bloch entre à l'École Normale Supérieure, Tchékhov fait jouer *La Cerisaie*, Jules Renard est élu maire de Chitry dans la Nièvre après une campagne d'insultes — «et le conseil de me faire baptiser au sécateur est une des plus propres» —, on construit le viaduc métropolitain sur la Seine à Austerlitz, le Prix Goncourt est décerné à *La Maternelle* de Léon Frapié.

1905, loi de séparation des Eglises et de l'État, Einstein expose sa théorie de la relativité restreinte, naissance d'Irmgard Keun qui publiera en 37 un roman satirique anti-nazi.

Spatialisation du temps, mes tableaux cherchaient à inscrire votre existence dans votre époque, mais les feuillets grand format même n'y suffisaient plus. Désarroi. Pour le conjurer, et seulement alors, je m'intéressai vraiment aux illustrations du recto cartonné.

Quelques niaiseries colorées de petites filles jouant avec des chatons ou des chiots, quelques scènes de la vie rurale, le plus souvent des paysages typiques des régions de France et des colonies (Madagascar et l'Afrique du Nord surtout). Belle facture des aquarelles reproduites, quelques signatures lisibles d'illustrateurs reconnus, comme les frères Beuzon. Qui disposerait de tous les calendriers (41, multiplié par le nombre des départements) pourrait voyager dans la représentation du monde que la naissance vous imposa.

1904. Deux scènes de chasse à courre; à gauche «Le lancer», les chiens ont débusqué le sanglier, à droite «L'hallali», l'animal est aux abois, cerné par la meute, un cavalier pied à terre s'approche. 1905. Autre scène de

chasse à courre, «Le renseignement»; une paysanne confirme au cavalier la direction prise par les chiens, le gibier poursuivi ne figure pas sur le tableau. 1944. Une marine. Soleil levant, un voilier s'élançe, loin déjà devant les autres et son étrave va bientôt sortir à la gauche du cadre; ailes relevées en ciseaux, des goélands vont plonger dans le sillage d'écume, la mer est belle et le vent favorable; il s'élançe, comme dit le titre, «Toutes voiles dehors».

Hasard des trouvailles? Si l'expérimentateur a déjà pensé à ce qu'il cherche, construit l'objet de son expérimentation, à chaque époque docile aux requêtes des théories successives, il suffit de poser le gabarit d'un déchiffrage et la surprenante coïncidence devient révélation. D'où l'importance des feuillets au verso?

Outre la «Carte des chemins de fer français» — qui perd en 1941 l'adjectif «français» (et la matérialisation des frontières) et le retrouve en 1944 pour l'intitulé «Carte des Chemins de fer français et relations internationales» — les Almanachs des Postes et Télégraphes — que rejoignent en 1943 les «Téléphones» — offrent la carte du département de distribution.

1904 et 1905. Les Côtes du Nord. Baie de Saint-Brieuc. Pléneuf, Val-André où le courrier parvient «en voiture» et «à pied». Vos dernières vacances.

De 1936 à 1940, département de la Gironde. Bordeaux. Le Verdon, d'où partent les paquebots pour les Antilles et le Mexique, le Brésil, le Sénégal et le Maroc. 20 juin 40, amarres levées du *Massilia*.

1944. Arrachée, la carte du département.

1944. Printemps le 20 mars à 17h49. Le 8, Marc Bloch est arrêté, qui n'a pas voulu émigrer aux États-Unis sans sa

mère et ses deux fils aînés et, fusillé le 16 juin, tombera en criant « Vive la France ». Avril, Desnos, pourtant prévenu, est arrêté, qui ne voulut pas que la Gestapo prît Youki à sa place et mourra au camp de Terezin — « Le zèbre, cheval des ténèbres [...] / La prison sur son pelage / A laissé l'ombre du grillage » —. Printemps 44, Rome libérée, les dernières rafles, le débarquement en Normandie. 20 juin, l'assassinat au Puits du Diable.

- Cette nouvelle approche, multipliant les découvertes rencontres connexions souterraines invasives comme le réseau du miscellium, alourdissait d'autant le cahier des charges, modifiait le projet, en différait la réalisation. Fallait-il se limiter à la période du 6 décembre 40 au 7 octobre 43? sacrifier les 22 années du xxe siècle auxquelles *La Bague sans doigt* et *Souvenirs et Solitudes* font référence? se concentrer sur les années explicitement inscrites dans la Table de matières et qui imposent déjà un autre repérage dans la construction du livre: l'ordre, non chronologique, qui organise les «Souvenirs»(ainsi, par exemple, la référence au voyage en Grèce du printemps 37 figure dans *S&S* en mars 42, après le voyage en URSS de septembre 37, évoqué en juin 41; l'Égypte du printemps 38 en mars 43, après donc le voyage aux USA de juin 39, rapporté en décembre 41...)? Maître d'ouvrage et maître d'œuvre, je ne pourrais jamais achever les chantiers nouveaux qui s'ouvraient, jamais non plus y renoncer, il me fallait toutes les années, les décimales du nombre Pi. Un livre peut en cacher un autre, mon enquête est devenue une nécessité personnelle vitale: m'acquitter d'une dette depuis quand envers qui contractée?

- De rencontre en amitié, Catherine, Hélène m'ouvrirent leurs portes. Je ne cherchai pas à m'expliquer pourquoi resurgit d'abord, trente ans plus tard, à Orléans, la petite Parisienne du 13^e qu'intimidait l'univers où retrouver une camarade de classe, les jeudis où elle ne pratiquait pas le tennis ou l'équitation. Ascenseur, tapis sur l'escalier, salle de bains, murs de livres et tableaux, piano, téléphone et télévision, piles de journaux, fauteuils en cuir, à table de l'huile d'olive. Fascinant. Brutalité inconsciente des bourgeois cultivés, plus encore que leur aisance matérielle j'en-viais celle de leurs mouvements, gestes toujours adéquats et faciles, ils savaient marcher avec l'assurance de qui ne doute pas d'être à sa place, j'étais gauche et ne savais plus parler, j'avais honte. Chez Catherine ou Hélène, il s'agissait pourtant d'autre chose, nulle morgue et j'avais grandi, leur univers générait moins une angoisse paralysante que le désarroi devant une énigme, un mystère que la surabondance des objets, l'accumulation des traces exposaient en l'enfouissant, autant de fantômes portant vos empreintes et matérialisant l'absence du père dont elles avaient été spoliées.

Devenue leur proche, adoptée, j'étais un peu chez vous, non plus intimidée mais soucieuse, ayant lu *S & S*, de mériter votre accueil. Questionnant votre livre, de sa construction à sa ponctuation, je cherchais à découvrir la formule de votre courage, un $E=mc^2$ qui aurait synthétisé toutes vos qualités, votre violence et vos doutes. Je commençai à vous parler, vous interrogeant comme on interroge sa conscience, médiateur d'une introspection exigeante, légitime puisque vous aussi aviez eu des faiblesses mais vous aviez lutté — d'aucuns voudraient, exécution

hagiographique, vous transformer en idole infaillible; d'autres, absurdité intempestive, vous font reproche de n'avoir pas tout compris, entrepris, résolu même des problèmes de notre époque. Aussi malhonnête voire obscène, à mon seul bénéfice je vous avais enfermé dans l'icône d'un père martyr, supposant donc à vos proches davantage de légitimité et moins de souffrance à exister que je n'en éprouvais avec mes obsessions anciennes et la fracture familiale héritée que je ne parvenais pas à réduire. Déferlement d'images et de récits par l'héroïne du bon côté, l'ouverture de Dachau, tortures, tortures, lettres de dénonciation; plus tard, litanie des noms de camps sous les photos des jamais revenus et les numéros tatoués au tendre de l'avant-bras des survivants dont le mariage me faisait nièce ou cousine, protestations d'innocence de ceux, les autres parents les autres cousins qui n'avaient pas « résisté ». « Que vouliez-vous qu'il fit [...] Qu'il mourût... ». Et la petite Parisienne ne serait jamais née, qui prononce le verdict de mort pour s'absoudre.

- Mais *Souvenirs et Solitude* enseigne à son lecteur qu'il n'est de réconciliation possible avec soi-même que par la lucidité et la précision, qui seules ont chance d'organiser les disparates de notre monde intérieur en cohérence articulable, lisible. En cela, votre démarche d'écrivain — car homme politique certes mais aussi (parce que?) écrivain vous l'étiez avant la réclusion qui vous imposa / offrit le temps d'écrire — ressemble à celle de Charlotte Delbo qui travaille à comprendre l'ordre du chaos concentrationnaire pour survivre et combattre ou de ces peintres déportés, tel Boris Taslitzky, poursuivant à Buchenwald, à tout

risque et par tout moyen, l'activité créatrice militante qui le maintient debout.

À la date du 14 janvier 43, vous achevez la longue évocation de l'Exposition universelle de 1937 par un portrait de son commissaire général, Léon Labbé, *le plus modeste, le plus casanier, presque le plus effacé des hommes, choisi pour [sa] conscience et [son] intégrité notoire* et qui fut donc *l'organisateur de cette grande kermesse [...], l'homme qui pendant six mois présida à une foule de réceptions éclatantes, à un rassemblement de vedettes internationales, dépensa des millions en fêtes et illuminations. De sorte que si, dans quelques siècles, un historien curieux exhume les archives de l'Exposition de Paris de 1937 [...] il s'imaginera M. Léon Labbé sous les traits d'un nabab fastueux, de quelque prince de la mode aux mains pleines d'or, élégant, gracieux et mondain. Et de conclure: Ainsi ce n'est pas toujours en nous-mêmes que l'éternité nous change.* Mais, à la différence de Léon Labbé, vous n'avez pas laissé à *l'historien curieux* les seuls témoignages de vos activités professionnelles à une époque donnée — dont la facture, tout spécialisés, « techniques » qu'ils soient, des notes de plaidoirie aux discours officiels révèle peut-être l'écrivain, autre étude à entreprendre — mais une œuvre: *Souvenirs et Solitude*. Sans doute la publication à venir de tous les écrits, les prochains travaux historiques, des témoignages et documents encore inconnus affineront-ils le portrait, mais déjà, étudier S & S c'est dégrossir l'image honnie ou adulée de l'homme d'État pétrifiée le 20 juin 44, vous approcher « tel qu'en vous-même ». Étudier *Souvenirs et Solitude*, ou l'invention du portrait. Féconde équivoque du mot. Et parce que ni Journal ni Autobiographie ni Mémoires ni fiction...

sans plus chercher à l'œuvre de qualificatif autre que « littéraire », j'explore S & S comme telle, avers et revers du texte, sa peau extérieure et celle du dedans, j'ai chance de vous inventer.

- Sous l'écriture très contrôlée, percevoir le tumulte qu'elle jugule. Bien plus encore que les absences des « jours silencieux » il faut interroger votre retenue lorsque tel Souvenir ou telle notation en Solitude vous autorisait à développer le propos.

Certes, à de nombreuses reprises, lorsque vous analysez les causes de la guerre, de la défaite et désignez les traîtres à la République, vous sortez de votre réserve, explicitez, et l'expression se fait virulente. Contre les militaires et les inspecteurs des Finances qui *ont préparé et organisé ce qu'on appelle sans grande conviction « la révolution nationale » [...] La République a souvent craint la dictature des généraux vainqueurs. Elle n'avait pas songé à redouter celle des généraux vaincus / L'orthodoxie financière [...] le dogme de l'équilibre budgétaire fournissait en même temps une arme précieuse contre les réformes démocratiques et [...] le chantage financier permettait de jeter bas les gouvernements qui déplaisaient (17 janvier 41).* A propos des accords de Munich, vous dénoncez *chez certains hommes, la volonté d'abandonner la Tchécoslovaquie et la Pologne, en cas d'agression* parce qu'ils étaient mus par la *haine de la République, dont la disparition était à la fois une condition et une conséquence de leur dessein. Le rôle qu'ils rêvaient pour la France, dès 1935, c'était celui de lieutenant du Troisième Reich [...] Non, la trahison n'a pas attendu la défaite (29 avril 41).*

Ces passages, répartis sur l'ensemble du livre, rapprochés d'autres encore, composent une vision globale de la politique.

29 avril 41. *On aurait tort d'oublier qu'en démocratie l'autorité gouvernementale est plus nécessaire encore que sous tout autre régime; tort de tolérer des mœurs de presse monstrueuses; tort aussi de ne pas mettre les traîtres hors d'état de nuire.*

2 avril 42. Commentant sa publication frauduleuse de vos notes personnelles (de Munich à la guerre) volées et vendues à la presse d'extrême-droite, Philippe Henriot s'étonne: «Quel titre a donc un personnage chargé de l'Université à intervenir personnellement et péremptoirement dans des problèmes diplomatiques et militaires?» *Ainsi, qu'un membre du gouvernement ait attaché son attention en 1939 aux événements internationaux, les ait suivis avec angoisse, conscient des responsabilités qu'il partageait avec ses collègues, voilà qui «surprend» et scandalise ce M. Philippe Henriot, que j'ai vu à mes basques, quémandant et flagorneur. On ne peut être pour soi-même plus sévère et plus accablant.*

C'est au lecteur d'opérer des rapprochements, ici et dans d'autres domaines comme, par exemple, le réquisitoire contre tous les totalitarismes européens de votre temps — *Qu'est devenu le dernier chancelier d'Autriche? Qu'est devenu mon collègue autrichien [...]? Qu'est devenu mon collègue tchécoslovaque [...]?* et *Boubnov commissaire du peuple à l'Instruction publique [...], en septembre 1937, la Pravda commençait à l'attaquer [...] Quelques semaines après mon retour en France, j'appris la destitution de Boubnov. Lui aussi, qu'est-il devenu? —, nazi, sta-*

linien, franquiste, mussolinien... Seules la démocratie et la culture, *l'œuvre de science et de beauté*, peuvent garantir la paix.

Il en est actuellement pour vous reprocher de n'avoir pas anticipé l'Union européenne... parmi d'autres procès nouveaux qu'ils vous intentent. Comment, le prétendu visionnaire n'aura ni souhaité ni prévu la décolonisation (Voir dossier « Expositions universelles »), le droit de vote des femmes (voir dossier)! Ce va-t-en-guerre contre les fascismes oublierait-il la participation française aux J.O. de 36 à Berlin, l'ouverture de camps français pour les réfugiés, d'Espagne ou d'ailleurs, indésirables? Ceux-là vous refusent une temporalité qu'ils reconnaissent au Ronsard des Guerres de religion, au Molière des *Femmes savantes*, aux fortunes en bois d'ébène de quelques grands penseurs des Lumières et, généreusement, aux écrivains de la Collaboration. Les mêmes cependant ne s'offusquent pas que l'on vende des armes à des dictatures notoires, n'éprouvent aucun scrupule à organiser des compétitions sportives internationales à deux pas de geôles où l'on torture, aucune réticence à surexploiter les richesses des pays décolonisés, aucune peine à confiner autant que possible les femmes dans leur espace naturel et supérieur de la reproduction et du nourrissage... soixante-dix ans après la dernière ligne de *Souvenirs et Solitude*. Les arguments ont changé, qu'importe leur ineptie pourvu qu'ils infirment l'exemplarité de votre vie.

À l'inverse, pour d'autres la tentation est grande de sacraliser le texte, regrettant qu'il ne réponde pas à toutes les questions qui sont les nôtres soixante-dix ans plus tard, ne les conçoive pas même à notre manière. *Souvenirs et*

Solitude aurait dû être une Bible, un succédané de «lanterne du léninisme», la lumière de Jean Zay éclairant les dévots! Ceux-là, pourtant authentiques démocrates et progressistes, rêveraient de pouvoir se référer à la pensée-Jean Zay en toute circonstance et n'écoutent pas en vous l'être humain véritable, vivant, doutant et même, ô blasphème, contradictoire et faillible.

Car *Souvenirs et Solitude* n'offre pas d'autre dogme que la devise républicaine — *la mystique républicaine* — riche d'innombrables et variables implications, et il faut relier des passages pour lire un exposé de vos convictions. Ainsi, par exemple, des pages consacrées à *La réforme parlementaire, Sénat et sénateurs* et autres réflexions sur *La République future*. Incarcéré, vous êtes l'un des nombreux hommes politiques, journalistes ou écrivains [qui] savent que la IV^e République viendra et pensent qu'il importe de ne pas lui laisser improviser ses institutions. Aussi cherche-t-on déjà à concevoir les grandes lignes d'une démocratie meilleure. Vous en posez quelques principes et à plusieurs reprises déclarez: *les institutions ne sont rien; les hommes sont tout. / Que le dieu des assemblées nous donne des hommes; le reste nous sera fourni par surcroît. / Il nous faut faire acte de foi.*

Mais le plus souvent il faut tendre l'oreille pour surprendre au frémissement de telle remarque allusive, telle notation incidente, l'expression de la souffrance, sous la peau où tout fait très mal. Un chroniqueur de *L'Œuvre* assimile-t-il Jean et Madeleine Zay à Sabinus et Eponine? vous recopiez (23 mars 42) le Petit Larousse: «Julius Sabinus, chef gaulois, tenta en 69-70 de rendre à la Gaule son indépendance et de briser, avec Civilis, le joug des

envahisseurs romains. Vaincu, il se retira au fond d'un souterrain, où sa femme Eponine le rejoignit et le soutint de sa tendresse et de ses soins. Seule la trahison vint à bout de Sabinus, qu'elle livra à Vespasien en 78.» et concluez *Est-on inconscient chez M. Déat... ou tendancieux?* Anecdote adventice où l'humour une fois encore masque ou exorcise le pressentiment. Vous étiez un homme joyeux, d'autant plus séduisant que drôle; *Souvenirs et Solitude* ne montre pas qu'ils aient réussi à briser cette force.

Le froid le plus vif est-il revenu (20 février 41)? vous consacrez une page aux prisonniers de Riom. *Les dortoirs et les ateliers de cette prison, ancien monastère orienté au nord et dont le dallage est en lave de Volvic, sont de véritables glacières. Aucun n'est chauffé. En cet hiver rigoureux, les détenus, qui sont arrivés déjà dans un état de profonde misère physiologique, meurent comme des mouches. [...]* Certains détenus, qui mesurent 1 mètre 80 ou 1 mètre 90 pèsent 50 kilos. Ils sont effrayants à voir. Et d'évoquer à travers le monde bien d'autre misères, plus innocentes; bien d'autres victimes, plus pures. Incidemment, les gouffres.

Réfugiés fuyant les dictatures, camps français (voir dossier) pour les indésirables fuyant les dictatures, camps des dictatures. Le *drame espagnol — les journaux de Berlin et de Rome* l'avouent: *La guerre mondiale a commencé en Espagne* —. À Riom, dont le nombre de *pensionnaires* ne cesse de s'accroître et où la paille des «droits communs», infestée de *vermine*, *dégage des odeurs pénibles*, parmi vos *voisins de prison* vous retrouvez Ragassol qui fut Ministre de la Justice dans le *gouvernement légal espagnol*. *Il aura fallu la prison pour unir enfin, dans la même défaite, ceux qui ne se battirent point ensemble.* 36, la non-interven-

tion de la France. 38, les renoncements de Munich. La Tchécoslovaquie sacrifiée? *Nous étions le hors-d'œuvre. Et maintenant la guerre est proche...* vous déclare Beneš en 39 aux États-Unis.

Pour nous, que la distance temporelle a pu renseigner, tout fait prélude. En Franche-Comté, la grandiose Saline d'Arc- et-Senans, chef-d'œuvre de Claude-Nicolas Ledoux, l'architecte du pavillon de la du Barry que vous évoquez dans *La Bague sans doigt*, avant d'être le théâtre de combats où s'illustra l'héroïne de ma famille, servit à interner des réfugiés espagnols, prélude au camp des Tziganes qui en furent déportés. La conception panoptique de la Saline — mystérieux oculus de la Maison du Directeur, aveuglé au seul soleil du solstice d'hiver — ne préfigurait-elle pas le camp?

Qui pourra jamais dire ce qu'il vous en coûta de rester au gouvernement en 36, en 38, malgré vos désaccords? Le courage qu'il vous fallut pour ne pas faire défection, alors que vous n'ignoriez pas les dangers de votre obstination à combattre le nazisme qui gangrénait déjà la France et résister à l'entreprise exterminatrice dont seule l'efficacité industrielle peut-être n'aura pas été connue du prisonnier que vous étiez devenu.

Vous aviez pleine conscience des risques, la menace s'inscrit, discrète ou explicite, dans *Souvenirs et Solitude* et permet de prendre la mesure de votre abnégation. Car si l'anecdote de *l'argenterie personnelle* de Léon Blum peut relever de cet «antisémitisme ordinaire» que vous ne reprochez d'ailleurs pas à Blanqui cité par Geffroy — «Nous sommes avec Jésus-Christ contre les Juifs matérialistes et haineux [...]» —, et dont vous avez été depuis

longtemps la *cible notoire*, vous montrez comment la haine de la République active le virus dormant. Dangereuse mutation. En témoigne la hiérarchie des peines infligées aux *passagers du Massilia* selon leur importance au gouvernement ET qu'ils sont ou non *israélites*. De même, en 1942, l'incendiaire du Casino de Royat ayant *déclaré à l'instruction qu'il croyait que le Casino de Royat appartenait à un juif* ne fut condamné qu'à un an de prison et 50 francs d'amende alors que l'an dernier, un ouvrier agricole, congédié, qui incendia une ferme par vengeance, [fut] condamné à mort (10 avril 42).

En 1938, déjà... Au dîner offert par Von Ribbentrop à l'ambassade d'Allemagne, *plusieurs ministres avaient reçu une invitation pour le dîner traditionnel [...]. D'autres — cinq ou six, et l'on devine lesquels — avaient été écartés.*

En 1937, déjà... Bergson, qui a différé sa conversion au catholicisme, rédige son testament, dont vous citez quelques lignes: «Je me serais converti si je n'avais vu se préparer depuis des années la formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés» (24 septembre 41). Et vous, *cible notoire de la campagne antisémite, [tenez] à honneur de rien démentir sur un pareil sujet* (10 mai 41).

11 novembre 42. L'armée allemande envahit la zone sud. La réaction des *surveillants de la maison d'arrêt* dissipe vos dernières illusions. Ils sont *prêts à faire [leur] métier jusqu'au bout, sinon [leur] devoir*, par exemple livrer certains prisonniers politiques à la Gestapo.

Situation-gouffre. Il est urgent de composer *Souvenirs et Solitude*. Simone Weil, méditant sur «L'obéissance et

la liberté» en 1937 écrit: «[...] ceux qui veulent penser, aimer, et transposer en toute pureté dans l'action politique ce que leur inspire leur esprit et leur cœur, ils ne peuvent que périr égorgés [...]».

- Puisque délibérément, lucidité et précision, l'enquête n'effacera pas l'empreinte de l'enquêteur, une nouvelle colonne s'impose dans mes tableaux récapitulatifs, où inscrire les jalons de ma généalogie. — Vendredi 4 octobre 40. Saint François d'Assise. Clermont-Ferrand: JZ condamné à déportation et dégradation militaire. Zone occupée: les préfets peuvent interner les Juifs dans des camps ou les assigner à résidence. Paris: un peintre fait le portrait de ma mère le jour de ses 18 ans. — Ma famille offrira ses figurants obscurs à une *Storia* greffée sur votre chronologie. Tout lecteur de *Souvenirs et Solitude* pourra faire de même, tramer son histoire sur la chaîne de votre vie.

Mais quel livre concevoir, qui intégrerait les dossiers annexes multipliés, documents et photographies utilisés à la manière de Sebald dans ses romans, et qui demeure une incitation à lire *Souvenirs et Solitude*?

Est-ce que je me condamne aux travaux préliminaires à perpétuité?

(2013)

LA FONDATION

- Faute de pouvoir comme Picasso changer d'atelier lorsqu'il est trop encombré, je modifiai le deuxième bureau. Autre chantier. Il fallut décrocher les pastels pour déployer sur les murs les trois tableaux synoptiques de l'Histoire du monde dont je voulais m'inspirer. Cartographie de l'Histoire, planisphères temporels. Deux d'entre eux portent les époques en abscisse. L'un reproduisant un panneau victorien long de 10 m qui fixe le début de sa « chronique illustrée » à la Création telle qu'en la Genèse, fait la part belle à l'hémisphère nord, l'Europe chrétienne. L'autre commence sa « chronologie universelle » à -3000, sans privilégier tel ou tel « continent » dont l'Histoire se déroule en bandes superposées depuis les apparitions de l'écriture. Le troisième (1,20 m sur 80 cm) choisit de figurer les intervalles du temps en ordonnée, l'abscisse soutenant la base des régions et États contemporains, stalagmites en couleurs effilées vers l'origine, front de fleuve ou d'océan hérissé de gratte-ciel, où ne culmine pas l'Europe occidentale. Le concepteur du tableau, réalisé par le CNRS en 1987 expose les difficultés de son élaboration et les options choisies pour représenter les « 50 derniers siècles » de l'Histoire du monde. Autant d'êtres humains, autant d'horizons. Au hasard contraignant de ses coordonnées sur la sphère, chacun s'élabore une carte du monde indifférente aux points cardinaux et légendée avec les mots de sa langue et de ses mythes. Le point de vue de l'ombilic, celui de la Garenne-Bezons. Vertigineux.

Je tenais un premier principe : en ordonnée la chrono-

logie-Jean Zay, en abscisse un Atlas des continents-territoires-Jean Zay. Certes, demeuraient la question des « dates extrêmes » : 1904-1944 ou 1904-2013 ? ou bien d'avant à plus tard ? et le problème du traitement de chaque année : jour après jour pour toutes ou seulement pour celles de la « solitude » et des « souvenirs » ? Toutefois, précisément le choix de ce système de coordonnées permettait d'élargir le tableau en abscisse, à usage de tous, et de le rallonger en ordonnée, vers « l'origine » ou vers le moment présent de sa réalisation. Un tableau synoptique évolutif.

- Pour traduire en une page le foisonnement des qualités attribuées à la colombe, un enlumineur de bestiaire médiéval a construit un diagramme très complexe, au centre duquel elle est peinte et d'où rayonnent, écrites, ses « propriétés et vertus » consubstantielles. L'image est belle, déchiffrable, évidemment symbolique et non transposable à Jean Zay mais, troquant le pinceau contre l'ordinateur, un infographiste pourrait réaliser une synthèse approchante. Que faire cependant des dossiers, photographies et documents, que faire de la musique ? Chercher une définition dans un dictionnaire, c'est accepter que des mots insolites ou inconnus vous hèlent et embarquent pour un voyage au long cours ; de même, chaque relecture de *S & S* découvre de nouveaux chemins à y emprunter : feuilletant le livre pour retrouver un passage précis, vous êtes détournés par un nom, une date... bifurcation, autre arpentage, lequel à son tour... *Souvenirs et Solitude* est un espace à parcourir, un lieu où déambuler. L'immersion totale requérait une architecture, la Fondation.

- À l'œuvre tous les corps de métiers, travaux, charrette charrette, enfin l'inauguration ! Mais avant d'ouvrir le grand chantier, choisir entre les épures, plans, maquettes qui traduiront le double impératif de la commande. D'abord, à la manière de Tschumi pour le Musée de l'Acropole d'Athènes, l'édifice devra s'élever sur le champ des fouilles de sorte qu'elles ne soient pas interrompues et que les visiteurs puissent les observer en entrant. Quant à l'intérieur, il sera conçu en volumes modulables selon les besoins des activités, constantes mais variables, une Fondation-atelier suivant les principes de van Doesburg.
- Le visiteur entre dans *Souvenirs et Solitude* : passage obligé par le « chantier de fouilles », salles d'études en nombre variant en fonction des disciplines mobilisées. La traversée de ce lieu ne perturbera pas le travail des chercheurs, visible mais protégé (disposition et matériaux des cloisons). Réglementer l'accès aux Archives Nationales.

Ensuite, à tout moment accessibles :

- Un auditorium, où l'on pourra écouter l'enregistrement de *Souvenirs et Solitude*, l'intégralité en plusieurs visites, tel ou tel passage ou un ensemble transversal (l'évolution de la guerre telle que suivie de la prison, les pages « pédagogiques », le projet politique pour l'avenir, les étapes de l'aventure spirituelle, etc.), avec ou sans projection des fac-similés, documents photographiques, etc. (Grande exigence dans le choix du ou des lecteurs contemporains. Voix, profération, etc.).

On y pourra aussi entendre des émissions et dis-

cours radiodiffusés des années 30 et 40, des chants de cette époque (ne pas oublier Anna Marly), des œuvres musicales et y organiser régulièrement des concerts (Debussy, Ravel, Auric, etc.).

À la demande, le visiteur pourra écouter l'enregistrement de *Notes pour un parler*, avec ou sans la projection vidéo de sa mise en espace (un personnage vu de dos, devant une double grille derrière laquelle on ne distingue aucun visage mais d'où émane l'unique et faible lumière de la scène).

- Une agora-salle de spectacles et de cinéma pour les conférences, débats, projections de documentaires, films des années 30 et 40, etc., où seront également représentées des œuvres théâtrales des mêmes années ou de notre siècle, qui entrent en résonance avec le livre.

Régulièrement peupler cet espace des grandes figures qui ont entouré le Ministre «... et des Beaux-Arts», en présentant leurs œuvres de l'après-guerre.

- Un lieu d'exposition

- . en permanence, donner à voir Jean Zay-vivant, vie officielle ou vie privée, le cartel des références évitant de substituer la lecture du texte à celle de l'image

- . temporairement, exposer par exemple des sculptures de Jacqueline Bardin-Zay, des affiches du cinéma d'avant-guerre, etc

- . concevoir aussi des manifestations ponctuelles où montrer les figures du Panthéon personnel de JZ: Blanqui, etc.

- Une bibliothèque-salle de lecture où trouver et consulter
 - . tous les écrits de Jean Zay
 - . tous les essais sur la vie, l'activité politique, l'œuvre...
 - . tous les livres qu'il a lus en prison ou/et qu'il cite
 - . des ouvrages de référence, historiques et autres.

Question : ajouter à ce fonds d'autres livres comme celui de Léon Blum, *Du Mariage*, ou ceux d'Arthur Koestler, *Un testament espagnol*, *La lie de la terre*, qui complètent mes «dossiers» sur le rôle des femmes et les camps français d'avant-guerre, comme nourrissent celui sur l'empire colonial de la France les écrits de Louise Michel et les documents consacrés aux Expositions universelles de Paris (1900 / 1931 / 1937) ?

- La chambre du nombre Pi, l'irrationnel transcendant. En voûte une carte du ciel. Au cintre le défilé des décimales. «Que j'aime à faire apprendre ce nombre utile aux sages 3,1415926535 / Immortel Archimède, artiste ingénieur 8 9 7 9 etc.» Aux murs, cartes du monde et tableaux synoptiques de l'Histoire universelle où s'inscrit l'Histoire-Jean Zay.
- Prévoir un lieu de restauration *Cuisine, seule vraie conquête du progrès.*

- Il faut constituer une équipe apte à diriger la Fondation, un collectif régisseur, trouver des financements. Et le lieu où construire. Faut-il imaginer un espace numérique où circuleraient des visiteurs désincarnés? une Fondation virtuelle?

Tout menace de s'effondrer.

(2013)

LE DERNIER BUREAU

Tandis que se poursuivent mes «travaux d’Hercule chez les fourmis», pour reprendre l’image de Jules Renard qui écrivait peu raturait beaucoup et à qui tout fournissait prétexte à quitter son bureau, d’autres auront œuvré efficacement. En mai 2015, la Patrie manifesterà sa reconnaissance à «l’esprit de Résistance» incarné par quatre personnalités «qui seront autant d’exemples pour la nation», déclare le Président de la République. Consécration: avec Brossolette, Tillon et de Gaulle-Anthonioz, solennellement vous entrez au Panthéon.

— Été 1939. *Dans la crypte du Panthéon, excellent abri, on entassait les caisses où dormiraient les œuvres d’art, soigneusement emmaillottées. Dans ce cimetière souterrain, l’un des plus tristes du monde, il me sembla qu’on célébrait clandestinement les funérailles d’une civilisation* —.

Pas même le temps de se rappeler qu’en juin 1848, alors que Blanqui est depuis peu incarcéré de nouveau, en masse la jeune II^e République y massacre les insurgés. Pas le temps d’apprivoiser l’idée: la tombe sera ouverte, les dépouilles séparées, les capteurs de séismes qui écoutent la terre saisiront l’arrachement définitif. Pas le temps car, dès l’annonce officielle, reléguant dans l’inaudible la querelle des légitimités («Résistant», une appellation convoitée), la haine 2014 relaie la haine ancienne, les héritiers se chargent de la persécution posthume, de calomnie en virulence ordurière, revendiquée ou anonyme, du drapeau offusqué au sang impur. Rien n’aura donc changé!

Sur le grand tableau synoptique de l’Histoire du monde — où l’Europe n’est plus que l’extrême cap occidental du conti-

ment asiatique — se sont inscrites d'autres guerres, d'autres dictatures. Crimes contre l'humanité, génocides se succèdent, l'esclavage et la misère continuent «de germer et croître». Les Français oublient toujours *que ce qu'admirent en nous les peuples libres, depuis un siècle et demi, ce n'est pas une entité géographique mais la France de la liberté et de la Révolution.* (S. 27 avril 42) La dite «Patrie des Droits de l'Homme» aura souvent démerité et le drapeau national couvert ou exalté des infamies. Nous ne pouvons plus prétendre que « nous ne savions pas » ne savons pas sommes innocents. À en mourir sans espérance, faute d'avoir le courage d'armer notre colère, notre refus comme vous l'avez fait, jusqu'à l'ultime *Vive la France!*

«Panthéonisation», le néologisme hideux se répand, réducteur commode, «panthéonisons» et passons à autre chose, une formalité qui n'engagerait à rien?! Il faut s'attendre aux hommages en rafales, «panthéonisation» oblige. On entendra les voix officielles de la République, bien sûr, inéluctablement aussi le concert des vautours prompts à l'aubaine, profiteurs de toute mémoire, et l'on verra les chenilles mémorielles en procession. Moins bruyantes, des voix authentiques exprimeront leur émotion, la fierté d'être des vôtres, lointains échos de ces témoignages que vous évoquez au 7 janvier 42, chaleureux de *sympathie courageuse* au moment de votre condamnation: *lettres spontanées de petites gens, messages verbaux d'ouvriers et de paysans, regards éloquentes des auditeurs silencieux dans le prétoire de Clermont-Ferrand, témoignages incessants de la ville natale.*

Jeanne Lehuédé, institutrice dans les Deux-Sèvres eut à souffrir de la concurrence de l'école privée... pour les filles: «Les curés disaient toujours: « quand on a les femmes, on a

toute la famille» », déclare-t-elle dans ses souvenirs, publiés en 2006. Elle y montre aussi l'enthousiasme qui anima la jeunesse républicaine laïque. « En 1936, c'était le Front populaire. J'étais sortie de l'École Normale depuis un an. [Avec André] nous sommes allés en moto à la Roche-sur-Yon manifester, à Luçon écouter Jean Zay qui était alors ministre de L'Éducation Nationale, à Saint-Nazaire voir Léon Blum ». L'an prochain elle aura (aurait?) 100 ans. Enthousiastes nous irons vous écouter au Panthéon.

Dans le sillage de l'évènement, intérêt bien compris ou motivations profondes, les travaux sur votre œuvre se multiplieront. Mission accomplie pour les passeurs? Non, si nous ne voulons pas que le Panthéon enterre avec l'« Homme » célébré le combat qui l'a rendu « grand ». La reconnaissance de Schœlcher n'a pas aboli l'esclavage dans le monde. Parmi les tâches des passeurs, traduire au moins *Souvenirs et Solitude*, assurer à votre pensée ce que Walter Benjamin appelle « Fortleben », en français la « vie continuée » d'une œuvre par sa traduction. — Benjamin, traducteur de Baudelaire, avec Franz Hessel attelé à celle de Proust. Hessel, mort en 41, Benjamin, suicidé en septembre 40, deux indésirables de 38, passagers du Camp des Milles. Le manuscrit de *Sodom und Gomorrha* dans l'exil s'est égaré. —

- 2014. Comme annoncé, Correspondance, Carnets, *Les Écrits de prison 1940-1944* viennent de paraître. Ils existent, partout accessibles, ils sont ici, sur le bureau. Belle revanche. Exultation, panique, l'inéluctable catastrophe, ici, dans le dernier bureau. Finies les hypothèses, elles sont ici les réponses, les preuves. Spécialiste de rien, tu te seras crue capable de tout? Ouvrez ce livre et choisissez: ou bien tu

modifieras le chantier à chaque nouvelle publication, de trace en empreinte te rapprochant, sans espoir de jamais en finir avant ta propre fin, les décimales du nombre Pi, ou bien tu l'anéantis, quelle importance? Au regard de l'impermanence et de l'éternité, quelle vanité! « Tout livre, même s'il est écrit avec une honnêteté totale, peut toujours être tenu, d'un certain point de vue, comme sans valeur aucune. Et ce, parce qu'en réalité nul n'a besoin d'écrire un livre, étant donné qu'il y a bien d'autres choses à faire dans le monde. » Lorsque de jour en année tu repoussais — que signifie tout dire? qu'ai-je passé sous silence? — l'achèvement de l'irréalisable, ces phrases de Wittgenstein ont pu te consoler. Ici maintenant tu ne les comprends plus. N'ouvre pas ce livre, le courage te manquerait à reprendre cette enquête, à laquelle *Souvenirs et Solitude* confère la seule validité.

Trop violente la tentation, le livre s'est ouvert pages 718-719, *Carnets* samedi 15 mars 1941: [...] *Mais suis-je capable d'écrire? Éternelle question. J'en ai constamment envie et écrire m'ennuie souvent [...] Bienfaits de l'épreuve: pourtant je ne suis pas guéri de mes impatiences fébriles; brûler par les deux bouts; hâte d'avoir fini tout ce qui est commencé, même une lecture agréable, soucis rongeurs pour les plus petites choses [...] Avec cela, je me suis consumé pendant des années.* Tu ne cherchais rien, le hasard ouvre à la formulation de similitudes, points communs qui seraient entre nous, comme nous l'apprenions en arithmétique, une sorte de PGCD. Hâte d'autres découvertes d'autres rencontres mais, le croira qui veut, je n'ai pas lu au-delà.

(2014)

- «2015 sera d'abord l'année Jean Zay» déclarait *La République du Centre* le 6 janvier, «les cendres de l'Orléanais, ancien ministre de l'Éducation nationale, fusillé (sic) pendant la Seconde Guerre Mondiale, seront transférées au Panthéon». Seconde Guerre Mondiale, Résistant arrêté torturé fusillé, c'est logique, la vérité s'en accommodera, d'autant que des voix nombreuses appelèrent bien à vous fusiller. Le journal poursuit en évoquant le «bouillonnement médiatique qui pourrait aussi relancer la colère de certaines associations «patriotiques», hostiles à son entrée au Panthéon en raison notamment d'un texte qu'il a rédigé dans sa jeunesse». *Le Drapeau*, pour ne pas le nommer, alibi de cette «hostilité» «patriotique»... Arrivée prévisible de la déferlante. Les hommages assassins. Nouvelle autorité, certains vous citeront sans vous avoir lu. D'autres pour vous honorer voudraient déjà que votre nom baptise toutes les rues toutes les écoles les aires de jeux, une esplanade Jean-Zay? une promenade Jean-Zay? une impasse peut-être? au risque de vous étouffer.

Sans doute, des collections proposeront-elles, comme il en existe pour le désert ou la Loire, un *Dictionnaire amoureux de Jean Zay* ou un *Goût de Jean Zay*... Pour l'Épiphanie, sept «célébrités loirétaines» firent leur entrée en fête dans la galette des Rois d'un pâtissier orléanais, «Les gourmets apprécient, comme les férus d'histoire». Vous avez rejoint Aristide Bruant et Jeanne d'Arc dans la pâte feuilletée. Autre Panthéon.

Le soleil des adieux à Orléans le 18 mai. Le soleil du 27 mai au Quartier latin, la cérémonie, *Marseillaise* et *Chant des Partisans*, la lumière sous le dôme, quatre cercueils, dehors la foule, la foule qui chante la République

— «la certitude de partager un destin commun, qui exigeait qu'on prît le risque de sacrifier sa vie parce que c'était de lui que toute vie individuelle tirait sa valeur et son sens, la sensation exaltante de n'être plus que la partie charnelle d'un tout spirituel et grandiose», comme l'écrit Jérôme Ferrari dans son roman *Le Principe*, pour expliquer l'enthousiasme, côté allemand, au début de la Grande Guerre —, la République frappée en janvier, de l'intérieur toujours rongée par «la Bête immonde», ce mois-ci encore meurtrie. La conscience nous a saisis que les régimes de terreur ne sont éloignés ni dans le temps ni dans l'espace.

2015, année d'attentats en France, année de massacres ailleurs comme tous les ans. Nous avons beau savoir nous nous accoutumons, les médias banalisent l'insupportable expression «se faire exploser» et les images de ces migrants qui meurent en mer. Plus mal traités encore que ceux de 37 et 38, les réfugiés de 2015, nouveaux indésirables. Il est urgent de s'engager.

Un recueil de vos *Lettres de la drôle de guerre 1939-1940* a paru cette année. Je ne l'ai pas encore ouvert.

Brûlé les tableaux de relevés et les dossiers complémentaires. Reste un long brouillon que je ne corrigerai pas. Qu'en faire? le brûler aussi? Autrefois un éditeur refusa *Constance-portrait* pour cause d'«écriture de laboratoire». Aujourd'hui personne ne lira *Notes pour un parler* que personne ne publiera pour cause d'«écriture de chantier»? Tout ce travail, à mon seul usage et bénéfice?

À la Somme qu'est *Souvenirs et Solitude*, il aurait fallu que répondît une étude qui la fît reconnaître comme telle. Entre hâte d'en finir et devoir de mener à bien l'entreprise des relectures, incapable de maîtriser l'arborescence du

projet et greffant mon histoire sur la vôtre, j'aurai tardé à honorer la commande que je métais passée. D'autres réaliseront l'étude exhaustive, qui ne se croiront pas irremplaçables dépositaires d'un trésor, confidents intimes d'un secret. Cette farce! *Souvenirs et Solitude* n'a pas besoin de moi.

Je sais qu'il ne suffit pas de brûler ce qu'on a écrit pour se désenvoûter. Fin du sursis. Ni fin mot ni mot de la fin, fin de la visite du chantier. S'il est vrai qu'on aime quelqu'un à proportion de ce qu'on lui a sacrifié, alors tout est bien, je peux disparaître.

Novembre 2015

REPÈRES

NOTES POUR UN PARLOIR AVEC JEAN ZAY . . .	1
LE CHANTIER	9
Le premier bureau	11
Les relevés.	15
Le bestiaire	21
Autres approches.	25
Portraits.	35
Autoportraits	45
La table des matières.	49
Le titre.	55
Le Neveu de Rameau	67
Montaigne	77
NOTES POUR UN PARLOIR	85
FIN DU CHANTIER	117
Alertes.	119
Le deuxième bureau	125
La fondation	143
Le dernier bureau	149

Design graphique © 2018 Francois Caspar, Saint-Mandé, France
Couverture d'après photo Archives nationales, Paris, France

Dans *Notes pour un parler avec Jean Zay*, Nicole Debrand donne la parole à une narratrice qui, hasard professionnel, découvre Jean Zay et *Souvenirs et solitude*, l'œuvre qu'il écrivit en prison avant d'être assassiné par la Milice en 1944 et qu'elle étudie avec ses élèves. Mais ce qui n'était qu'une innocente et réglementaire lecture de texte va se transformer en une longue enquête, qu'elle suspendra après l'entrée de Jean Zay au Panthéon en 2015. Lire *Souvenirs et solitude* s'avère une périlleuse expérience. Ses *notes* retracent les étapes d'une entreprise qui, au fil des années, multiplie les approches, du livre d'abord puis de son auteur, entreprise proliférante, inachevable. Foisonnantes, elles composent la narration d'une aventure, celle d'un *parloir* où s'entremêlent deux voix, celle de Jean Zay et la sienne, rapprochées/séparées par le treillage de l'espace et du temps.

L'auteur, **Nicole Debrand** est née à Paris. Agrégée de Lettres, elle a enseigné à Orléans. Elle a publié *Salome Alt-Mystère* aux éditions Le Nouveau Commerce en 1989, *Constance-Portrait* aux éditions Champ Vallon en 1990 et régulièrement des récits et nouvelles dans les revues *Le Nouveau Commerce*, *Théodore Balmoral* et *Poésie*. Traductrice de l'allemand, elle a notamment publié *Du Spirituel dans l'Art* de Kandinsky aux éditions Denoël en 1974 (collection Folio-Essais en 1988) et des *Écrits* de Kandinsky aux éditions Denoël en 1975.

www.nicoledebrand-auteure.com